

La musique est lointaine, des sons incertains qui semblent tomber d'un piano mécanique, mais le vent âpre de Novembre les emporte au loin. Ce n'est peut être pas un piano mécanique, non, plutôt une boîte à musique qui joue une comptine enfantine, le genre de truc qui annonce l'arrivée du glacier sur le parking de la plage.

C'est ce que Victor pense en marchant. Il revient du collège, heureux d'avoir été libéré plus tôt que prévu, en effet madame Keyhoe le professeur d'histoire géo est encore absente. Cette jeune femme est assez fragile, Victor s'en est rendu compte et il a fait sa petite enquête. Il la trouve agréable comme enseignante, elle est jolie et Victor en est secrètement amoureux. Madame Keyhoe est mariée à un militaire, elle supporte assez mal l'éloignement de son mari, elle déprime souvent, et cela le rend triste, Victor, il voudrait lui venir en aide, la voir à nouveau sourire. Mais il a quinze ans et même s'il est presque normal de tomber amoureux d'une jolie professeur à cet âge, il sait très bien que son secret amour restera à l'état de fantôme. Victor est assez solitaire, rêveur, il ne s'est ouvert à personne de son penchant pour madame Keyhoe, même si parfois certains de ses congénères se poussent du coude quand le jeune garçon se propose de porter les cartes de géographie lourdes et encombrantes, où qu'il se lève spontanément en classe pour aider la jeune femme dans ses préparatifs. Victor est bon élève, mais madame Keyhoe l'exalte et ses notes se sont envolées depuis qu'elle est responsable des cours d'histoires et de géographie. Au fond, Victor est quand même un peu triste de ne l'avoir pas vue aujourd'hui. Il se consolera devant la tasse de chocolat que maman lui préparera quand il sera rentré.

« Gingle bell, gingle bell.. »

On entend nettement la musique maintenant, elle est diffusée par les hauts parleurs de mauvaise qualité qui équipent la camionnette. Victor est troublé par cette sono venue de l'été, elle lui rappelle la plage infinie sous le soleil de Juillet, les copains qui jouent et qui chahutent, mais aussi les filles et les petits flirts qui commencent à tisser des liens différents entre eux. C'était l'été dernier, son premier flirt avec Abby, une copine de plage qui s'était montré attentive à lui. Tant de sollicitude de la part d'une fille l'avait d'abord surpris, puis flatté, et enfin à son tour, Victor

avait porté une attention particulière à Abby. Il en était né une complicité amoureuse entre eux, petit à petit ils s'étaient éloignés du groupe, ils parlaient à l'écart de choses qui n'intéressaient pas forcément les autres. Abby avait fait preuve d'une tendresse qui séduisait Victor. Il lui offrait des glaces qu'ils dégustaient assis l'un à coté de l'autre, dans l'herbe haute qui garnissait la dune. Parfois ils ne disaient rien, se contentant de regards complices quand l'un voulait attirer l'attention de l'autre. Et puis il y avait leurs fou-rires qui parfois partaient de rien et les gagnaient comme les vagues qui s'approprient la plage. Victor aimait la caresse des cheveux noirs et bouclés quand un coup de vent rabattait les mèches contre sa joue, c'était une sensation nouvelle pour lui qui n'avait jusqu'à présent ressenti que la caresse d'une main maternelle. Mais les mèches d'Abby étaient infiniment plus sensuelles, il s'en souvenait avec émotion dans le vent frais qui venait de la mer.

Victor se retourne pour voir la camionnette qui approche et qui diffuse sa comptine à tout le quartier, une vieille chose bringuebalante et rouge, aux flancs peints à l'effigie d'un cirque avec des faces de clowns hilares. Il se demande qui pourrait bien acheter des glaces en cette saison, il hausse les épaules et poursuit son chemin tandis que la voiture approche. Maintenant que la musique emplit l'espace, ses rêves d'été se sont envolés, plus d'Abby, plus de madame Keyhoe, juste cette comptine de Noël incongrue pour un marchand de glace et pas encore tout à fait d'actualité puisque nous ne sommes qu'à la fin du mois de Novembre.

« Gingle bell, gingle bell... »

La comptine lui vrille littéralement les oreilles et Victor presse le pas, tandis que la camionnette se rapproche. Encore une fois il se tourne vers l'intruse qui l'empêche de rêver à son aise en brailant sa mauvaise musique déformée par une sono déglinguée.

La rue est vide, sans doute, personne n'a osé cet après midi la, affronter le vent mauvais qui tourbillonne entre les maisons de bois multicolores. Abby est un peu loin maintenant, elle ne fréquente pas le même collège que Victor. A la rentrée, il a accusé le coup, un grand vague à l'âme est venu le submerger, sans doute un peu plus que le spleen habituel aux rentrées des collèges. Chacun s'est plongé dans les études, pas facile de jongler avec les emplois du temps, il n'y a guère que le week-end où ils pourraient se voir, et Abby n'habite pas la porte à coté, elle s'en est

retournée en ville, loin de la plage et de ses grands parents chez qui elle a coutume de passer l'été. Alors d'un commun accord ils ont mis leur petit flirt entre parenthèses. Ils s'écrivent, ils correspondent mais le fil ténu qui les reliait est rompu emportant leur relation complice de l'été. Victor se fait une raison, il revient naturellement vers ses copains, il commence aussi à regarder d'autres filles, il voudrait bien retrouver ce qu'il a vécu l'été précédent avec Abby, encore faut il trouver une fille en accord avec son caractère de rêveur.

« Gingle bell, gingle bell... »

Cette fois le bruit est épouvantable, comment peut on autant casser les oreilles des gens se dit Victor, qui, irrité se tourne vers la camionnette qui bientôt sera à sa hauteur. C'est à ce moment qu'il prend conscience des occupants, ce sont deux clowns qui occupent la cabine du fourgon, deux personnages qui le fixent, un affreux sourire collé à leurs lèvres démesurées au milieu de visages blanchâtres outrageusement maquillés. Ils portent des vestes jaunes à carreaux rouges et d'énormes nœuds papillons blancs à pois rouges également.

Le véhicule s'est immobilisé devant Victor qui reste interdit sur le trottoir, incapable d'un geste, fasciné par la scène insolite dont il est le témoin privilégié. Les deux clowns descendent promptement de la voiture et viennent vers lui, chacun saisit un bras de Victor et ils l'entraînent vers la camionnette. Il voudrait se débattre, leur dire de le lâcher, mais il est incapable de réaction, il se laisse emporter sans même que ses pieds ne touchent le sol. Ils arrivent à l'arrière du fourgon, l'un des clowns ouvre la porte et Victor est précipité à l'intérieur.

Il ne voyait pas les choses ainsi, la voiture n'est pas aménagée pour la vente de glace, ce n'est même pas l'intérieur habituel d'un petit utilitaire, non, il se trouve dans une pièce spacieuse qui dépasse en volume celui du modeste fourgon qu'il a vu du trottoir. Il se trouve dans une grande pièce à l'éclairage invisible, diffus, venant de toute part. L'endroit semble d'une propreté impeccable, peu meublé, juste une table qui paraît être une table d'examen comme on en voit chez les médecins ou à l'hôpital, mais celle ci lui semble être un équipement ultra moderne, du jamais vu, en tout cas pour lui.

Victor prend peur, il se tourne, à droite, à gauche, à la recherche de secours ou d'une sortie, mais il est seul dans cet espace à l'aspect clinique impeccable et avant qu'il ne cède réellement à la panique, il perd

connaissance et plonge dans le trou noir de l'inconscience.

*

Victor se trouvait devant la barrière qui sépare le jardin de la rue, il faisait nuit désormais. Il poussa le portillon pour entrer et en deux enjambées, il atteint la porte de sa maison. Il actionna le loquet, la porte s'ouvrit et une douce chaleur lui sauta au visage. Maman se précipita, elle avait l'air inquiète.

_ Victor ! D'où viens tu à cette heure ?

Victor la regarda, elle avait les sourcils froncés, ses yeux sombres reflétaient une préoccupation dont il prit peu à peu conscience.

_ Heu... Quelle heure est il ?

_ Il est dix huit heure passé ! Victor, peux tu me dire d'où tu viens ?

_ Je ... Je viens de l'école maman !

_ Tu m'avais dit finir les cours à seize heures, il faut dix minutes depuis le collège pour rentrer, peux tu m'expliquer pourquoi tu rentres si tard ?

Victor demeura interdit, non seulement il devait finir à seize heures, mais l'absence de madame Keyhoe l'avait libéré à quinze heures ! Il regarda maman dont l'interrogation muette l'interpellait sans qu'il puisse donner une réponse acceptable. Il haussa les épaules, désesparé.

_ Je ne sais pas maman.

_ Comment ça, tu ne sais pas ? Où es tu allé tout ce temps ? Je suis sure que tu as traîné avec des copains ou alors tu es allé chez l'un d'eux ?

Victor hocha négativement la tête, il n'avait pas de réponse cohérente à donner à sa mère. D'habitude, il indiquait toujours où il avait l'intention de se rendre, par conséquent maman ne pouvait pas comprendre ce qu'elle prenait pour de la désinvolture. Elle connaissait son garçon, elle le savait sage dans l'ensemble, peu enclin à des frasques, des friponneries d'ado.

Victor se sentait mal à l'aise devant sa mère, il avait beau fouiller sa mémoire, il ne voyait aucune explication à donner à celle qui le fixait toujours, les poings sur les hanches.

_ Aurais tu une bonne amie ?

Victor rougit, il secoua négativement la tête, il repensa à Abby de façon fugace et aux bons moments qu'ils avaient passé ensemble.

_ Non maman, je te l'aurais dit sinon.

_ Alors Victor veux tu me dire où tu as passé tout ce temps ?

_ Je ne sais pas maman !

Maman croisa les bras, elle le toisa, elle ne rigolait pas se dit Victor qui

sentait venir les reproches.

_ Ne me mens pas Victor !

_ Mais maman, je ne mens pas ! Je te le jure.

_ Que dois je comprendre Victor ?

Il secoua la tête de droite à gauche sans pouvoir proférer un mot, décidément, aucune explication ne se faisait jour en sa tête et il sentait bien que maman ne le croyait pas. C'est sans doute ce qui le chagrinait le plus, il sentait la confiance maternelle fondre comme neige au soleil alors qu'il aurait tant voulu lui donner une réponse cohérente. Mais il avait beau fouiller dans sa mémoire, il n'y trouvait qu'un trou noir.

_ Maman, je ne sais pas ce qu'il m'est arrivé.

Maman fixa son fils, d'instinct elle commençait à comprendre qu'il ne mentait pas.

_ Dis moi Victor, quelqu'un t'a fait du mal ? Aurais tu été... enlevé ?

Victor secoua encore négativement la tête.

_ Tu as fait une mauvaise rencontre ?

Toujours la même réponse, Victor ne savait que dire, la tête vide de tout souvenir, à peine se voyait il franchir la porte du collège, mais après... Ce trou de mémoire l'agaçait, il se remémorait le trajet du collège jusqu'à chez lui, mais cette mémoire la n'était que la banalité de tous les jours, il était incapable d'avoir une idée précise de son trajet d'aujourd'hui. Il eut un geste d'impuissance et de renoncement que sa mère interpréta parfaitement mais qui ne fournit aucune explication satisfaisante.

_ Bon, vas ranger tes affaires et faire tes devoirs si tu en as.

Victor ne se le fit pas dire deux fois, il monta vers sa chambre à grandes enjambées, trop heureux de s'enfermer dans le cocon où il pouvait se retrouver face à lui même sans le regard inquisiteur de maman. Assis à sa table de travail, il se prit la tête dans les mains et les yeux clos, il tenta de reprendre le fil de l'après midi. Il se vit franchir le portail du collège mais ensuite ? Ensuite rien. Rien ne lui vint à l'esprit, sa tête paressait creuse autant qu'un gouffre, il avait la sensation étrange qu'on y avait fait le vide. Instinctivement, il repensa aux cours de la journée, les math, les langues, tout semblait en ordre, il se souvint, il se rassura en retrouvant en sa mémoire les heures de classe du jour. Mentalement il fit défiler tous ces différents moments, il s'efforça de chercher des détails, les trouva, se raccrocha à eux pour se persuader qu'il ne sombrait pas dans la folie. Tout lui revint, sauf ce fichu trajet entre le collège et la

maison en cet après midi de fin Novembre.

Victor était fatigué par ces émotions, sa mère l'appela pour le dîner dès que papa fut de retour du travail. Il dévala les marches de l'escalier pour sauter dans les bras de son père, des bras costauds, faits pour protéger un adolescent dans le doute et le trouble.

Sans attendre maman, servit la soupe. Son père raconta sa journée, Victor ne l'écoutait que d'une oreille distraite, le nez dans son potage. Il savait bien que maman le surveillait en douce mais il refusa de croiser son regard, il eut peur d'autres questions qu'il ne pourrait pas affronter. Il piqua du nez dans son assiette, il avait du mal à garder les paupières ouvertes tellement la fatigue était lourde à porter. Avant la fin du repas, Victor se leva en s'excusant et il monta se coucher sous le double regard inquiet de ses parents.

_ Que se passe t il ? demanda son père

Maman haussa les épaules en signe d'ignorance ce qui eut le don d'alerter son mari. Il se leva à son tour pour suivre Victor mais maman le retint par la manche. Il se rassit.

_ Victor est rentré tard du collège sans pouvoir me donner une explication. Ce n'est pas une histoire de copain ou même de fille, je le connais assez pour savoir qu'il m'en aurait parlé, mais il a été incapable de me donner une raison pour ce retard. Il était bizarre, je lui ai aussi demandé si quelqu'un l'avait abordé mais il m'a dit que non.

_ Tu crois que Victor trempe dans une embrouille invouable ?

_ Je crois le connaître suffisamment pour dire que non. C'est un gamin sensible, il ne sait pas toujours contrôler ses émotions, on lit en lui comme à livre ouvert, il n'est pas capable de mentir sur quelque chose de grave.

Le père réfléchit quelques instants.

_ Tu as raison, je ne le vois pas tremper dans une histoire louche, il pouffa, notre Victor est bien trop naïf et lisible pour inventer une conspiration. Le week-end lui fera du bien, il est fatigué dans le moment, vivement les vacances.

Puis il prit son journal et sa pipe pour s'installer comme chaque soir dans son fauteuil. Maman le suivit, elle s'empara de son tricot, elle avait toujours un tricot en chantier, elle s'assit dans le fauteuil qui faisait face à celui de son mari et elle se pencha pour allumer la radio et choisir le programme musical qui accompagnerait leur soirée.

La haut, Victor plongea dans une nuit de plomb. Au delà du sommeil

profond, il voguait dans un rêve d'une réalité époustouflante. Il était au bord d'une plage tropicale, vierge comme au premier jour de l'humanité, seul au bord d'une eau cristalline et pure, aucune trace de pas sur le sable, ni devant ni derrière lui. Victor voyait les arbres qui bordaient la plage, cocotiers, palétuviers ou filaos projetaient une ombre douce sur l'herbe tendre de la berge. Plus loin une espèce de mangrove, des entrelacs de racines qui couraient dans l'eau transparente, gommant la séparation du liquide et du solide. Il faisait bon, il faisait très doux, il regrettait de n'avoir pas apporté son maillot de bains pour mieux profiter encore de cet instant si paradisiaque, ses pieds nus caressés par les ondes tièdes des vaguelettes venant mourir sur le sable. Il s'étonnait qu'un tel endroit soit aussi solitaire, il ne voyait âme qui vive en ce lieu et Victor avait le sentiment intime qu'il pourrait marcher le long de cette plage pendant des heures sans y rencontrer personne. Il se trouvait au premier jour de la création, et il se dit que Dieu pourrait être la seule personne à croiser le long de ce rivage. Sa curiosité s'éveillait, il avait envie d'aller voir plus loin si cette terre était toujours aussi protégée et pure de toutes traces humaines. Aussitôt qu'il formula son vœux, Victor s'éleva dans les airs, son regard dominant le paysage, découvrant la campagne derrière la plage. Une campagne elle aussi idyllique, un patchwork de champs et de bosquets où serpentaient des ruisseaux et rivières, un paysage de collines toutes en rondeurs douces et verdoyantes. Victor survolait les lieux, il ne s'étonnait pas qu'il puisse ainsi se déplacer au dessus de cette terre. Il était comme le plongeur qui découvre un fond marin, il nageait littéralement dans l'air et poursuivait son chemin au dessus de la campagne avant d'apercevoir au loin les immeubles élevés d'une ville. Piqué par la curiosité, Victor poursuivait sa progression, c'était une succession de buildings, tous plus hauts les uns que les autres, de formes différentes mais tous élancés vers le ciel. Il prit de la hauteur pour mieux appréhender le paysage et voir l'ensemble de la ville, construite le long du rivage d'une baie ouverte. Cela aurait pu être New York s'il y avait eu des palétuviers à New-York. Il y avait aussi un port à l'écart, mais curieusement Victor n'y décelait aucun trafic, pas plus que de circulation dans les artères de la cité. Il visitait un décor, il en eut de plus en plus la sensation étrange, un monde de carton pâte et de miroirs aussi vide de vie que de sens.

Il ressentait une grande frustration, finalement ce décor lui paraissait si

factice qu'il voulut le quitter, revenir chez lui, dans la chaleur douce de l'automne entre papa et maman.

*

Victor frissonnait sur le pas de la porte. Le jour n'était pas encore levé en ce petit matin hivernal. Il avait entendu la voiture de son père démarrer alors qu'il quittait la tiédeur de ses draps. Il respira un grand coup pour remplir ses poumons d'air frais mais aussi pour se donner le courage de faire le premier pas. L'air ne lui parut pas si frais que les autres matins, il avait une odeur, Victor chercha qu'elle était cette odeur bizarre qu'il avait déjà connue. Il lui revint en mémoire les cours de sciences et il identifia l'odeur de soufre. Il grimaça, il n'aimait pas cette senteur là.

Il franchit le portail pour prendre la direction de l'école. Mais au fur et à mesure de sa progression, l'odeur de soufre s'imposait à lui. Victor en eut un peu le souffle coupé, il s'arrêta, il se dit qu'il ne pouvait pas continuer ce chemin, qu'il allait changer d'itinéraire. Il décida cela par confort, mais aussi parce qu'il se sentait rejeté de ce trottoir. Tant pis si ce nouvel itinéraire allongeait sa route mais il voulait fuir cette odeur pestilentielle qui rôdait sur son parcours. Il lui revint en mémoire cette mystérieuse aventure de Vendredi dernier, sa perte de mémoire et ces trois heures qui manquaient à sa vie, cette odeur y était liée comme une suite inquiétante. Sans céder à la panique, il pressa le pas vers l'école, son dos frissonnant, non pas du froid piquant du matin, mais de la crainte sourde qui remuait sa conscience sans qu'il puisse y faire la lumière. Quelque chose en lui l'encourageait à oublier cet épisode fâcheux pendant que sa raison le poussait à l'investigation. Mais quel moyen avait-il, sinon celui de solliciter des souvenirs qui ne voulaient pas émerger, comme effacés à tout jamais.

Enfin l'école se profilait dans le sombre petit matin, Victor pressa le pas au point de franchir les derniers mètres en courant. Il retrouva la rassurante camaraderie des élèves de sa classe qui l'accueillirent chaleureusement, il oublia un peu ses appréhensions. Bien sûr il ne dirait rien de l'incident de Vendredi, son instinct le poussait au mutisme, il lui semblait que cela faisait partie d'un plan ourdi pour effacer sa mémoire, il y adhérait pleinement, trop heureux de se fondre dans la convivialité rigolarde de la jeunesse.

Effectivement il retrouvait ses élans et ses automatismes de collégien et

les heures de cours se succédaient, l'éloignant de ses sombres préoccupations. Victor, petit à petit récupéra sa bonne humeur et son insouciance, d'autant plus qu'il avait aperçu madame Keyhoe dans les couloirs, il lui avait lancé un sourire ravi et la jeune femme lui avait répondu. Dès lors la journée de Victor s'était ensoleillée, il avait hâte à demain, car demain s'était Mardi, jour de cours de géographie avec madame Keyhoe. Il se faisait déjà tout un scénario: comment allait-il se faire remarquer d'elle ? Il allait l'aider à porter les lourdes cartes de géo, mais il avait aussi décidé d'anticiper un peu sur le cours à venir de façon à pouvoir lui poser quelques questions pertinentes auxquelles elle ne manquerait pas de répondre.

Enfin la journée était belle, Victor oubliait un peu les événements qui l'avaient contrarié, il retrouvait son optimisme et demain lui souriait. Il restait cependant un petit rien, cette histoire d'itinéraire, mais Victor décida de passer outre et d'éviter son chemin habituel, désormais il ferait ce petit détour qui finalement ne lui coûtait guère.

Ainsi se passa la semaine de Victor, joyeuse, sans doute plus que d'habitude, mais s'en rendait-il compte ? Les cours lui semblaient faciles, plus faciles que les semaines précédentes, même les cours de math de physique ou de chimie ne lui posaient aucun souci, alors qu'il était d'habitude un élève bien quelconque dans ces matières scientifiques. Le moral de Victor s'en ressentait, sa gaîté à la maison comme à l'école rayonnait et maman qui s'en était aperçue, l'observait en silence subodorant que son garçon était amoureux. En tout cas c'était l'impression qu'il dégageait, parce que pour le reste, il ne laissait rien transparaître d'une éventuelle liaison. Maman haussa les épaules et se remémora sa propre adolescence en souriant seule devant les légumes qu'elle s'apprêtait à éplucher pour le dîner du soir.

Nous étions Vendredi, Victor n'avait pas vu passer sa semaine et cette fois il rentra à l'heure dite, toujours aussi joyeux, il embrassa sa mère avant d'engloutir son goûter et de filer dans sa chambre pour se débarrasser de ses devoirs afin de profiter pleinement d'un week-end douillet de début Décembre.

Au repas du soir, il discuta avec son père des choses du collège et tous les trois riaient de bon cœur. Le reste de la soirée, Victor le passa dans sa chambre à finir son travail scolaire avant de prendre un livre et attendre l'heure de se coucher.

Ce soir la encore, son sommeil fut lourd comme le Vendredi précédent. Il plongea dans un abandon sans fond où il retrouva son rêve: l'île merveilleuse à la végétation luxuriante, la plage si paradisiaque, l'eau si pure, la mangrove profonde et au delà, la ville plantée au bord de l'eau avec ses hauts immeubles et son port implanté à l'estuaire d'une rivière. Les immeubles lui semblèrent plus sombres que précédemment, peut être un autre décor ? Victor survola les lieux, une base militaire probablement car il aperçut toute une flotte à l'ancre. Toujours de façon aussi curieuse, il ne vit personne, pas âme qui vive, pas un bruit, sinon un sourd ronronnement bien lointain mais persistant.

Le bourdonnement se rapprochait, il était plus perceptible et Victor identifia des bruits de moteurs. Rapidement la rumeur s'amplifiait, c'était des avions à n'en pas douter, Victor les voyait arriver de loin dans le ciel pur. Ils étaient nombreux ils volaient en escadrilles, le ciel en était couvert. Maintenant le bruit identifiable allait grandissant, une nuée de chasseurs venaient vers le port, qu'ils survolèrent d'abord avant de repartir plus loin. Il lui sembla voir l'escadre se scinder en deux quand les avions revinrent.

Soudain ils quittèrent leur bel ordonnancement et l'un après l'autre ils se mirent à piquer vers le port et les bateaux à l'ancre. Le bruit des moteurs se fit strident quand ils lâchèrent les premières bombes qui vinrent en sifflant exploser sur le pont des navires. En moins d'une minute le ciel fut assombri par la fumée montant des incendies. Les vagues d'avions se succédaient, déversant la mort qui tombait de leurs soutes ouvertes.

En bas la panique était totale, Victor voyait maintenant tout un petit monde s'agiter sur les quais ou sur les ponts des navires en flamme alors que les vagues d'avions revenaient sans relâche déverser la mort. Certains de ces avions arrivaient en rase motte au dessus de la mer et larguaient des torpilles qui traçaient des sillons blancs dans la mer émeraude. Les premiers impacts furent terribles, des gerbes d'eau jaillirent par dessus les docs tandis que des bateaux chaviraient avant de sombrer dans le port. C'était une pluie de feu qui s'abattait sur le port qui tardait à réagir. Il n'y avait guère de réplique, le ciel était libre pour les agresseurs, des marins essayaient bien d'atteindre leurs armes mais nombre d'entre eux étaient fauchés avant même d'arriver aux mitrailleuses. Les assaillants visaient les plus gros navires, il y avait la des

cuirassés et des croiseurs qui furent l'objet des plus grosses attaques, ils étaient sous les bombes tandis que des traces blanches inquiétantes striaient la mer en convergeant vers les coques blindées.

Soudain, une énorme explosion secoua toute l'île, une gerbe d'écume monta au ciel et Victor vit un géant des mers basculer dans le port et se coucher sous les coups mortels. En moins de cinq minutes l'immense navire coula au milieu des autres bateaux: escorteurs, chasseurs de mines, corvettes, croiseurs ou bateaux de servitude, tous entremêlés dans un horrible capharnaüm d'acier baignant dans une mer qui avait changé de couleur, oscillant entre le rouge sang et le mordoré de l'huile et du fuel qui s'échappaient des coques éventrées.

En un temps record, le paysage fut dévasté, méconnaissable, une apocalypse s'était abattue sur l'île paradisiaque dans le déferlement des frelons mécaniques qui piquaient et déversaient la mort sous eux.

Il montait dans le ciel pur des colonnes de fumées noires et denses alimentées par les incendies multiples partout sur les quais comme sur la mer.

Victor détourna les yeux du port et de son mortel désastre. Attenant au port, il vit une vaste étendue occupée par un aéroport avec de multiples hangars, des pistes, des avions. La aussi l'anarchie était totale. Victor se rapprocha, il vit des hommes qui couraient dans tous les sens sous la pluie de balles que crachaient les mitrailleuses des assaillants. Ils tombaient fauchés dans leurs courses éperdues alors que des ordres étaient hurlés dans le vacarme des attaquants en piquée. Les hangars brûlaient, les avions au sol étaient détruits les uns après les autres. Victor aperçut quelques pilotes qui essayaient de prendre l'air, mais ils étaient abattus avant même d'atteindre le bout de la piste.

Au milieu de cette anarchie il y avait quelques hommes qui tentaient de mettre un semblant d'ordre au désastre, ils hurlaient des ordres aux soldats affolés qui couraient se mettre à l'abri.

_ Aux mitrailleuses ! Aux mitrailleuses ! Vite ! Par ici !

Ils couraient, les plus vaillants ou les plus chanceux, atteignaient les armes et se mettaient à tirer sur les avions, au hasard, un peu dans tous les sens sans aucune stratégie, presque sans aucune chance d'atteindre une cible tant elles étaient nombreuses. Les armes crachaient le feu, les avions tombaient littéralement du ciel en larguant des bombes dans le sec staccato de leurs mitrailleuses d'aile aux crépitements mortels. Un

chasseur décrivit une courbe gracieuse et descendit, visant les réserves de carburants à l'écart des hangars, un mitrailleur le vit venir, il attendit que le chasseur soit à sa portée, le museau noir de la mitrailleuse suivit la courbe que décrivait l'avion en approche, prêt au largage de sa bombe. C'est ce moment précis que le mitrailleur choisit pour ouvrir le feu. Avec sang froid, il visa à l'avant de l'avion, juste devant l'hélice et appuya sur la détente. Le corps secoué par les secousses de l'arme qui crachait la mort. Des balles traçantes guidaient sa visée, l'avion était là, se rapprochant dangereusement, il arrondit sa trajectoire, prêt lâcher sa bombe quand tout à coup une fumée opaque jaillit du capot moteur. Il voulut dégager mais c'est déjà trop tard, les flammes l'entouraient et il s'en alla exploser au dessus de la mer.

Un cri de joie jaillit des gorges sèches des mitrailleurs, un cri libérateur qui évacuait leur angoisse, qui leur redonnait espoir.

_ Bien joué lieutenant Keyhoe !

Celui ci exultait avec ses camarades qui en firent un héros, mais leur joie fut de courte durée, il fallut se remettre au combat, les cuves de carburant étaient des cibles privilégiées et les avions revenaient. Les hommes le torse nus rechargèrent la mitrailleuse et tirèrent, tirèrent encore et encore. Le canon de l'arme fumait, les membres du mitrailleur vibraient à lui faire mal mais il n'en avait cure. Il ne sentait pas les secousses, toute son attention absorbé par l'oiseau de mort qui venait au devant, menaçant. Dans deux secondes il allait cracher le feu de ses mitrailleuses, Keyhoe le vit dans son viseur, il le tenait, il appuya sur la détente et tout son corps fut secoué tandis que les balles se ruaient vers la cible.

Il vit nettement l'hélice exploser comme un film ralenti, les pales se disloquèrent et se dispersèrent dans le ciel tandis que l'avion plongeait, le moteur libéré de ses contraintes hurlait. Les hommes plongèrent au sol juste à temps pour sentir le souffle du bolide passer au dessus de leurs têtes avant qu'il s'en aille exploser plus loin, juste derrière eux. Ils furent projetés dans un méli-mélo de fumée et de feu. Ils se regardèrent, étonnés d'être encore en vie, se relevant pour repartir au combat.

Ils se battirent ainsi plus d'une heure durant avant que le vacarme des moteurs et des bombes ne s'estompe peu à peu. Les avions finirent par faire demi tour pour regagner leurs bases, les soutes vides, laissant

derrière eux un indescriptible chaos de fer et de feu.

Des sirènes hurlaient, des hommes blessés gémissaient, les premières ambulances arrivaient, les médecins et les infirmiers se précipitaient, les officiers hurlaient des ordres dans des téléphones, les hôpitaux réquisitionnaient, la vie paisible de ce lieu venait brutalement de se terminer en apocalypse.

Victor sursauta, il ouvrit les yeux, il faisait encore nuit mais l'aube n'était pas loin. Il avait la chair de poule et des frissons d'angoisse lui parcoururent l'échine. Son souffle court, ses yeux grands ouverts dans le noir, il cherchait quelque chose de familier et de rassurant. Bien qu'il prit conscience de son environnement habituel, il était encore bouleversé du spectacle auquel il venait d'assister. Ce rêve avait un tel degré de réalité qu'il en frissonnait au fond de son lit, la couverture rabattue sur sa tête il essayait de s'extirper de la gangue d'angoisse que le rêve avait tissé tout autour de lui.

Lorsque le jour se leva enfin, il entendit maman en bas dans la cuisine qui préparait le petit déjeuner. Sans plus attendre il sauta du lit pour dévaler l'escalier et se réfugier dans les bras de sa mère. Elle perçut les frissons qui secouaient le corps de l'adolescent.

_ Que se passe t il Victor ? Pourquoi te lève tu si tôt pour un Samedi matin ?

_ Maman, j'ai fait un cauchemar !

_ Allons, allons mon fils, tu es près de moi maintenant, il est fini ce cauchemar.

Victor ne dit rien, prostré dans les bras maternels il se força au calme.

_ Raconte moi ton cauchemar.

_ Ils ont bombardé une ville maman.

_ Qui a bombardé, et quelle ville ont ils bombardé ?

_ Je ne sais pas, mais c'était terrible, toute la flotte a coulé.

_ Quoi, quelle flotte ?

_ La flotte, toute la flotte a coulé !

_ Mais de quoi parles tu ?

_ Des avions, par centaines, ils sont arrivés et ils ont coulé la flotte.

_ C'était donc un port de guerre, c'est ça ?

_ Oui, un port de guerre avec plein de bateaux et les avions les ont coulé.

_ Allons chéri, nous sommes en paix et personne ne coulera de bateaux rassures toi. Assieds toi je vais te servir tes céréales.

Victor voulut rajouter quelque chose mais il se ravisa. Après tout, maman a raison, ils n'étaient pas en guerre.

Pourtant il se souvint très précisément des scènes auxquelles il avait assisté : ces avions, ces bateaux, le paisible paysage transformé brusquement en champs de bataille. Il entendait encore les cris des marins, il voyait tomber les hommes fauchés par les rafales mortelles, autant de scènes gravées dans son esprit en une multitude d'images vivantes. « Bravo lieutenant Keyhoe » criaient les hommes qui servaient la mitrailleuse. Le trouble de Victor revint aussitôt, ils avaient bien crié « lieutenant Keyhoe » ! Se pourrait-il que le mari de madame Keyhoe fut en danger ? Mais pourquoi avoir fait un cauchemar où le mari de sa prof d'histoire serait impliqué ?

Victor haussa les épaules, sans doute fantasmait-il complètement sur cette jeune femme, il se prit de colère envers lui-même : il ferait mieux de regarder davantage les filles de sa classe plutôt que les professeurs de l'école ! Et puis non, il ne regardait pas toutes les profs de la même façon ; seule madame Keyhoe lui faisait cet effet. Victor pouffa au dessus de son bol de céréales, fantasmait-il sur madame Grandemaison la prof de musique ? Elle avait dépassé la soixantaine et les élèves s'amusaient à relever ses tics de langage tout au long des cours en riant sous cap.

Victor, désorienté, il ne savait que penser de tout cela. Maman avait branché la radio et il montait du poste une musique douce diffusée en sourdine pendant qu'elle s'affairait dans la cuisine.

— Ton père est parti à la pêche ce matin, dit-elle. Il a profité du temps calme, ce n'est pas si fréquent en cette saison. Avec un peu de chance nous mangerons du poisson ce soir.

Il arrivait parfois à Victor de suivre son père à la pêche, mais la perspective de se lever aux aurores un matin de Décembre pour être ballotté par les vagues le rebutait quelque peu. Il imagina l'odeur du poisson mêlée à celle du gas-oil et rien que cette perspective lui souleva le cœur.

Après son petit déjeuner il traîna sans but dans la maison, suivi par une vague appréhension liée au cauchemar qui ne le quittait plus. Il essaya bien de s'intéresser à la lecture mais des images d'avions venaient se superposer aux lignes et son esprit repartait vers cette île si idyllique et mystérieuse.

Non, décidément il y avait trop de pourquoi dans sa tête. Dans l'après midi, il décida de sortir pour s'aérer, peut être retrouver une petite bande de copains qui traînaient toujours, plus ou moins nombreuse, non loin de la plage. Mais le vent piquant n'incitait pas aux retrouvailles entre copains, Victor resserra son manteau autour de lui, se contentant d'une promenade en solitaire qui convenait bien mieux à son état d'esprit. La dune lui rappela l'été dernier et quand il passa près du parking, il se souvint du marchand de glace, le sourire rayonnant d'Abby quand il lui tendait le cornet de crème glacée qu'ils allaient déguster sur la dune dans les herbes hautes.

Comme ils étaient loin ces jours d'été ! pensa t il. Les herbes folles ne jouaient plus avec la brise, elles courbaient l'échine sous le souffle mauvais qui venait du large. La plage était vide aujourd'hui, Victor se remémora les parasols multicolores, les serviettes sur le sable et la rumeur joyeuse qui montait de la petite foule dispersée sur l'étendue blonde à perte de vue. C'est à peine s'il voyait quelques bateaux au large, des pêcheurs comme son père, il essaya de repérer celui de papa mais ce n'était que des petits points jouant dans les vagues.

Victor eut envie d'été, il soupira, il y avait tant de jours encore à venir avant qu'il ne foule le sable de la plage, les pieds nus. Rêvait il de l'été prochain ou de l'été passé et de la douce complicité d'Abby ?

Quand la lumière mesurée de Décembre déclina, Victor fit demi tour. Derrière la forêt de pins un soleil pale s'apprêtait à tirer sa révérence. Décidément, cette atmosphère mélancolique n'était pas faite pour dissiper ses sombres pensées, ou de lui apporter une lueur sur les énigmes qui l'assaillaient depuis une semaine, latentes, obsédant le fond de son âme. Même s'il s'efforçait de les repousser, il y revenait sans cesse, il ne pouvait s'en empêcher et s'interroger sur ce trou dans son emploi du temps. Un truc incompréhensible, trois heures qui manquaient à sa vie et qui bien sur, lui paraissaient les trois heures les plus importantes de son existence.

Des mouettes glissaient sur l'air, Victor avait l'habitude de les observer, il prenait plaisir à se repaître de leur ballet gracieux. Il leva le nez vers un oiseau blanc particulièrement habile à se servir des courants d'air pour faire du sur place au dessus de sa tête. Tout à coup l'image d'un avion de chasse se substitua à la mouette, le chasseur plongea sur lui, Victor poussa un cri malgré lui, se coucha prestement sur le sable de la

dune au milieu de l'herbe. Il ferma les yeux et quand il se décida à les rouvrir, il n'y avait rien que le paysage paisible du bord de mer, il se releva un peu honteux et vit les goélands qui raillaient dans l'air vif. Victor jeta des regards circulaires mais il était bien seul, personne n'avait vu son geste. Il se hâta vers la maison, une peur incontrôlée s'insinuait dans ses veines.

Il commençait à faire sombre quand il atteignit la barrière du jardinet. Il courut vers la porte d'entrée et la chaleur du logis effaça ses fantômes. Son père, penché au dessus de l'évier de la cuisine, s'occupait de sa pêche. Victor devina qu'elle avait été bonne et que ce soir il y aurait du poisson au menu. Papa lui sourit et lui fit un clin d'œil en lui montrant ses prises.

_ Ta mère va être contente quand elle rentrera, je veux lui faire la surprise : ce soir c'est moi qui cuisine.

Victor proposa d'aider son père, il aimait cette complicité masculine qui les rapprochait quand maman était absente. Il apporta donc à papa les ingrédients qu'il lui réclamait au fur et à mesure de ses besoins. Il finit par mettre le couvert et lorsque maman arriva enfin, les bras chargés, elle les félicita pour leur travail.

La soirée était douce, joyeuse et détendue, Victor oublia ses contrariétés dans ce cocon tiède. Il reconnut volontiers avoir la chance de se situer entre un père et une mère aimants. Ils constituaient une sorte de couple idéal aux yeux de bien des gens, envieux de leur complicité. A peine appréhendait-il un nouveau rêve comme celui de la nuit précédente. Il n'avait pas de crainte, son père et sa mère étaient là, juste en bas des escaliers prêts à lui venir en aide.

Il s'endormit donc apaisé.

*

Le jour était levé quand Victor ouvrit les yeux, il était même tard lui semblait-il. Il n'avait pas envie de se lever tout de suite, paresser au lit un dimanche c'est délicieux pensa-t-il, il avait le droit d'avoir son jour de flemme. La maison comme à son habitude était silencieuse, ou presque. Il entendait juste la rumeur de la radio de maman en bas. D'habitude c'étaient des bribes de musique qui montaient vers lui, mais ce matin il semblait que ce ne fut pas le cas. C'était une radio bavarde, on aurait dit qu'un speaker au débit rapide mais haché s'époumonait dans son micro. Victor pensa que sa mère avait du changer de canal et qu'elle écoutait les

informations. Il traîna encore quelques instants en regardant le plafond, on est si bien dans la tiédeur du lit.

Mais la rumeur du poste de radio persistait, Victor avait envie de savoir ce que racontait le type en bas, sa curiosité l'aida à se lever et à descendre l'escalier. Il découvrit son père et sa mère réunis autour du poste de radio, ils semblaient muets et fermés. Quand il apparut, ils tournèrent vers lui des visages inquiets, Victor comprit confusément qu'il était arrivé quelque chose de grave. Sa mère surtout le regarda bizarrement, ses grands yeux sombres semblaient l'interroger mais de façon si profonde, que Victor eut l'impression que le regard de maman le transperçait. Il en frissonna avant de demander timidement « Que se passe-t-il ? »

Il y eut d'abord un grand silence, et puis papa prit une inspiration avant de répondre à Victor.

_ Les japonais ont attaqué Pearl-Harbor ce matin à l'aube, la flotte du Pacifique a été détruite. Il y a probablement des milliers de morts.

*

Nous étions au matin du Dimanche 7 Décembre 1941 sur l'île de Nantucket, Massachusetts, USA.

*

Victor resta interdit, l'information le paralysa à point tel qu'il en avait du mal à respirer. Sa poitrine oppressée était douloureuse, ses sens bloqués le clouaient sur place, bouche bée. Petit à petit il reprit l'usage de ses bras et ses jambes. Il trouva la force d'interpeller ses parents « Mais comment...comment ? » Maman le serra dans ses bras, inquiète de sa réaction violente. Elle caressait sa tête, son dos, le temps que Victor digère la nouvelle et sorte de cette hébétude. Il respira très profondément comme un nageur après une longue apnée. Il recula pour plonger son regard dans celui de sa mère, essayer d'y trouver une réponse logique et satisfaisante aux milliers de questions qui se pressaient dans sa tête.

_ Maman, c'est mon cauchemar qui se réalise !

_ Allons Victor, calme toi, ce sont des choses qui arrivent

malheureusement.

_ Maman, j'ai tout vu, tout. Les avions qui attaquent la flotte, qui bombardent partout, c'était terrible. Les hommes fauchés par la mitraille, la mer rouge de leur sang, les bateaux qui chavirent, coulés par les torpilles. C'était horrible.

Et puis les bombardements sur l'aéroport aussi, les hangars en feu, les avions détruits au sol et puis les hommes qui...

Victor s'interrompit, le regard figé.

_ Madame Keyhoe !

Il se rua dans l'escalier qu'il escalada quatre à quatre. Dans sa chambre il enfila des vêtements aussi vite qu'il le put, s'habillant de bric et de broc avec ce qui lui tombait sous la main. Puis il redescendit toujours aussi vite, enfila son manteau à la volée et courut au garage en criant au passage, à ses parents « Je vais chez madame Keyhoe ! »

Il enfourcha son vélo, faisant irruption sur la chaussée pédalant de toutes ses forces. Ses parents n'eurent pas le temps de réagir tant il fut rapide. Il ne sentait pas l'air vif du matin qui piquait ses joues, qui s'engouffrait sous son manteau. Une seule chose le guidait : retrouver madame Keyhoe, être près d'elle dans ce moment si particulier, lui apporter un semblant de réconfort en lui racontant son cauchemar. Victor connaissait son domicile, c'était une petite maison de bois posée dans un creux de dune à l'écart de la ville. Une information qu'il avait volé à sa prof un jour qu'elle avait laissé des papiers personnels bien en vue. Victor en eut un peu honte mais il lut son adresse, et puis il était allé se promener vers chez elle. Dans quel but ? Il n'aurait su le dire, sans doute l'espoir de la voir, imaginer son lieu de vie, mieux la cerner dans ses rêves de gamin amoureux.

Aujourd'hui il ne se posait aucune question, il pédalait à s'en faire mal dans les jambes, serrant les dents, fendant l'air vif de Décembre, hors d'haleine, rejetant des volutes de buées qui se dispersaient aussitôt dans son sillage.

La maison de madame Keyhoe était loin de la ville, peut être deux kilomètres. Sans doute n'avait elle pas assez de revenus pour se payer une maison down-town, c'était ce qu'il se disait en appuyant de toutes forces sur des pédales de plus en plus lourdes. Victor n'eut même pas le temps de mesurer l'atmosphère lugubre qui régnait : il ne croisa personne, il semblait que tout le monde s'était recroquevillé chez soi en

attendant que l'apocalypse ne s'abatte sur le pays. Il était le seul dehors à cette heure, mais Victor n'en avait cure, il fallait qu'il voit madame Keyhoe au plus vite. La petite maison bleue était en vue, Victor fit appel à ses dernières forces en se ruant vers elle. Il sauta du vélo qui tomba à terre, poussa la barrière du jardin et courut vers la maison.

C'est à ce moment là qu'il l'aperçut, elle était dans la véranda, assise de dos dans un fauteuil en rotin. Elle avait relevé ses cheveux blonds vénitiens en chignon sur sa tête et il vit sa nuque gracile et dénudée. Elle ne bougeait pas, elle contemplait la mer. Victor rougit un peu devant cette nuque offerte à son regard, ému comme s'il avait surpris une partie plus intime de son corps. Il avait le souffle court, il attendit que son cœur se calme, inquiet de la réaction de la jeune femme. Ne s'était il pas emballé ? N'aurait il pas du prendre le temps de la réflexion ? Autant de questions qui l'assaillaient tandis qu'il fixait la nuque juvénile de madame Keyhoe sans oser toquer à la vitre de la véranda.

C'est elle qui se retourna au bout de ce long moment. Sans doute avait elle deviné le regard sur sa nuque, il arrive que des personnes soient sensibles à ce genre de regard insistant. Victor se trouva pris au piège des yeux clairs qui le fixaient, étonnés, les yeux rougis, elle avait pleuré, cela lui semblait évident tout à coup.

Elle se leva brusquement, sans doute aussi étonnée que lui même de le trouver la devant sa porte. Elle vint à lui et lui ouvrit. Victor entra, encore tout essoufflé, mais il ne sut plus si c'était la course ou l'émotion qui accélérerait son souffle.

_ Victor ! Mais que fais tu là ?

_ Je ... j'ai appris madame...

_ Appris quoi ?

_ Heu... Pearl-Harbor !

_ Quoi Pearl-Harbor ?

_ Bin... je...votre mari...

Elle le regarda, son visage exprimant autant de surprise que d'appréhension.

_ Quoi mon mari ?

« Il... il est vivant madame ! » se crut il obligé de lui jeter ainsi tout à trac, histoire de la rassurer.

Elle sursauta.

_ Co...comment le sais tu ?

_ Je l'ai vu madame !

Victor s'exprimait comme si elle était au courant de son rêve, devant ses yeux incrédules, il se ravisa, prit une grande goulée d'air et se mit à raconter son cauchemar. Madame Keyhoe se figea, ses jambes l'abandonnant, elle retomba sur son fauteuil en rotin. Des larmes coulèrent sur ses joues au fur et à mesure que Victor déroulait son récit.

_ Il est vivant madame ! Il a abattu au moins deux avions japonais, c'est un héros, tout le monde le félicite !

Madame Keyhoe restait interdite, assise sur le bord du fauteuil elle écoutait Victor qui lui racontait une histoire surréaliste de rêve impliquant son mari. Elle regarda l'adolescent, il avait l'air si sûr de lui, si convaincu et son récit avait des accents de vérité qui l'ébranlèrent.

Finalement, pourquoi ne pas le croire ? Elle le fit asseoir, lui offrit à boire un soda, elle lui posa des questions auxquelles Victor s'efforça de répondre avec toute la conviction dont il était capable en ce moment pénible. Il lui dit tout depuis sa rencontre avec de drôles de clowns, (Tiens ils avaient émergé de sa mémoire ceux là!) son absence de trois heures qu'il ne parvenait toujours pas à se remémorer, et puis les rêves d'une île paradisiaque qu'il avait vue deux fois : une première fois en temps de paix la semaine dernière et une seconde fois, cette semaine, dans la nuit de Vendredi à Samedi, et enfin l'attaque des avions sur Pearl-Harbor. Madame Keyhoe était troublée par ce qu'elle entendait, elle avait si peur, elle avait besoin d'être rassurée, c'était en tout cas une absolue nécessité à cet instant. Elle posa et reposa toutes sortes de questions, Victor y répondit avec patience, lui donnant des détails d'une si grande précision, qu'elle finit par avoir la conviction de la véracité du récit du garçon.

Ils se faisaient face, leurs têtes à peine séparées de cinquante centimètres. En les surprenant de l'extérieur on aurait pu se demander ce qu'ils faisaient ainsi, quelle genre de confidences ils s'échangeaient avec une telle gravité. C'était le plus jeune des deux qui s'exprimait, avec force gestes, il essayait visiblement de convaincre, il y mettait toute la persuasion dont il était capable si l'on en jugeait par son expression corporelle, la tension qui se dégageait de son attitude. Elle aussi était tendue, venait il de lui apporter une mauvaise nouvelle ? On aurait pu le penser, mais personne en ce matin d'hiver ne se promenait devant la mer qui déroulait ses vagues impassibles sur le sable, indifférente aux

malheurs qui s'annonçaient.

Tous deux semblaient hors du temps, combien de minutes ou combien d'heures passèrent ils ainsi ?

Madame Keyhoe fut la première à émerger de ce rêve éveillé. Devrait on dire cauchemar ? Elle était indécise sur le terme à employer. Si Victor lui apportait à priori une bonne nouvelle, cela ne la rassurait pas outre mesure. Elle était convaincue d'aller vers une période très difficile, pleine de peur et d'incertitudes. Elle prit conscience qu'elle allait vivre d'appréhensions et de craintes pendant des mois, pendant des années en restant éloignée de celui qu'elle aimait et qu'elle sentait déjà si loin. Mais à l'éloignement elle allait devoir ajouter une peur constante qui ne la quitterait plus jusqu'à...

Mais le reverra t elle ?

Son regard se porta vers l'extérieur, la dune, la plage, la mer, la nature était d'une incommensurable indifférence et face au chagrin qui l'étreignait, les vagues mouraient en écume sur le sable. Des larmes apparurent à ses paupières et roulèrent indécises sur ses pommettes hautes. Victor vit les pleurs de madame Keyhoe, il ne savait quelle attitude prendre, il n'avait pas l'habitude de gérer le chagrin des adultes, il était trop jeune pour ça, trop de désarroi le déstabilisait et il pensa que la meilleure attitude était de prendre congé. La laisser seule avec une peine qu'il n'arriverait pas, quoi qu'il fasse, à apaiser. Victor se sentit plus que jamais un enfant qui effleure le monde des grands, mais ce monde là, cette communauté humaine, se chargeait de le faire mûrir en ce Dimanche de Décembre.

Il retrouva le froid vif du dehors, son vélo couché sur le sable. Après s'être retiré, une grande fatigue s'abattit soudain sur ses frêles épaules, une lassitude due à l'impuissance qu'il ressentait. Il savait déjà qu'il allait devoir subir les événements qui se profilaient. Victor devenait un homme, il brûlait les étapes.

Il pédala machinalement dans les rues ventées. Des drapeaux étaient apparus aux fenêtres en plus grand nombre, toute l'île se parait des couleurs américaines : stars and stripes à tous les étages.

« Gingle bell, gingle bell... »

Victor tressaillit et manqua tomber de son vélo. Il regarda tout autour de lui, l'air craintif, il ne voulait pas les rencontrer, ne plus les voir. Il prit soudain conscience qu'une voix enfantine chantait la comptine. Il chercha

du regard d'où venait ce chant de Noël avant de découvrir deux grands yeux bleus qui le suivaient derrière la palissade d'un jardin. Le gamin était timide, il se cachait à moitié derrière les planches blanchies à la chaux. « Gingle bell... » tenta t il encore devant Victor qui le fixait avec un regard sans doute halluciné. L'adolescent se troubla, il déglutit et se ressaisit, il jeta un dernier regard en coin au gamin qui continuait à le fixer. Reprenant sa route, il pédala plus vite, loin des « Gingle bell » qu'il entendait dans son dos.

Papa et maman l'attendaient, ils avaient l'air inquiets et tendus. Victor rangea son vélo et entra dans la maison. Deux paires d'yeux l'interrogèrent en silence.

_ Enfin Victor qu'est ce qu'il t'a pris ?

C'est maman qui avait parlé, comme toujours elle avait l'initiative. Victor secoua la tête « Il fallait que j'y aille maman »

_ Mais pourquoi ? Explique toi, tu nous as fait une de ces peurs !

_ Madame Keyhoe fait partie de mon rêve maman.

_ Explique toi Victor !

_ Voila, le mari de madame Keyhoe est militaire, il est à Hawaï, à Pearl-Harbor ! Je l'ai vu en rêve se battre contre les avions japonais, il fallait que je le dise à madame Keyhoe.

Papa se rapprocha de Victor, il le regarda intensément « Tu as vu le mari de ta prof se battre contre les japs ? »

_ Oui papa, je l'ai vu, il s'est battu en héro, il a abattu au moins deux avions japonais. Mais surtout il est vivant et c'est pour ça que... Enfin, j'ai cru qu'il fallait que je le dise à madame Keyhoe, elle est si triste de voir son mari si loin.

_ Tu as bien fait mon garçon.

Papa regardait Victor d'un œil admiratif, il semblait ému, au bord des larmes. Victor leva les yeux vers lui, il fut d'abord surpris de l'émotion de son père, et puis il comprit que l'événement de ce matin allait changer durablement leur quotidien.

Quel Dimanche lugubre, la vie se resserrait autour du poste de radio, au rythme des bulletins d'informations entrecoupés de musique classique de circonstance. Maman et papa se penchaient, attentifs aux informations distillées par des voix graves ou frénétiques, suivant leur provenance. Le Président Roosevelt devait faire un discours demain, Victor vit ses parents qui se regardaient, de temps en temps ils se murmuraient des

choses qui lui étaient inaudibles mais qu'il devinait solennelles, des choses qui ressemblaient à des déclarations d'amour. Ils se tenaient la main, maman de temps en temps essuyait une larme, Victor savait bien que son père était encore assez jeune pour être appelé à combattre. Il respecta cette intimité en se retirant dans sa chambre, infiniment triste et inquiet lui aussi.

*

L'émotion était à son comble le lendemain de ces événements. L'atmosphère à l'école avait bien changée, la cour de récréation n'était plus cet espace rempli de cris et de mouvements incessants en tous sens. Les élèves étaient réunis en petits groupes, par classes ou par affinité d'âge et ils parlaient à voix basse. Quand la cloche retentit ils se dirigèrent gravement vers les classes où les attendaient des enseignants tout aussi graves qu'eux. L'appréhension se lisait dans les regards échangés, et sans doute encore plus graves étaient les visages pâles des jeunes hommes. On sentait une nervosité qui traversait les corps et les esprits. Le directeur réunit tout son monde dans le gymnase avant de prendre la parole et rappeler à tous l'extrême solennité du moment. Puis une radio amenée la pour la circonstance annonça l'imminence de la prise de parole du Président Roosevelt. Tout le monde se figea, suspendu aux phrases qui tombaient du poste, cette fois les choses étaient officielles, les États-Unis d'Amérique déclaraient la guerre au Japon et à ses alliés, ce qui voulait dire que l'Allemagne était incluse dans les pays visés. Autrement dit, le conflit européen devenait mondial. Les adultes présents eurent vite fait de faire les comptes, l'Amérique allait avoir besoin à brève échéance de toute sa vitalité pour faire face au défi qu'elle s'imposait. Les plus jeunes qui ne comprenaient pas forcément tout à ce remue ménage, ressentaient néanmoins l'angoisse qui montait de la petite foule réunie dans ce gymnase lourdement silencieux ce matin là, alors qu'il aurait du être rempli de cris joyeux comme à l'habitude. Victor, ressentit une angoisse particulière au milieu des autres élèves, « il savait » se dit il et ce savoir le remplissait d'effroi, de désarroi aussi, il s'interrogea : « pourquoi moi ? » Un gouffre d'incompréhension s'ouvrait dans sa tête. Une expérience qu'il ne pouvait communiquer sous peine de soulever trop de questions auxquelles il n'aurait pu, de toute façon,

répondre. Il était au centre d'une histoire dont toute la logique lui échappait. Depuis le début de la cérémonie, il regardait madame Keyhoe. Dans son coin elle semblait absente, comme détachée de ce qui l'entourait. Elle était pâle, ramassée sur sa chaise, elle fixait ses pieds. Victor ré freina l'élan qui pulsait en lui, il aurait eu envie de la prendre dans ses bras et la protéger du malheur du monde. Bien sur il ne le fit pas, pas devant tout le monde, mais tout son être se projetait vers madame Keyhoe avec une telle force, qu'elle finit par lever les yeux. Leurs regards se croisèrent et il sembla à l'adolescent que l'air se remplissait d'électricité à ce moment là, tant était intense leur rencontre. Madame Keyhoe frissonnait, il en était sur, elle avait gardé son regard dans le sien un moment suffisamment long avant de rebaisser la tête.

Bien sur, l'école fut très perturbés et en fin de journée la petite foule des élèves se dispersa dans les rues de Nantucket sans les cris qui accompagnaient d'ordinaire la sortie des cours. Victor rentra à la maison, d'instinct il avait évité son chemin de tous les jours et il en profita pour flâner un peu, essayer de réfléchir à tout cela : son pays plongé dans la guerre et lui plongé dans une étrange atmosphère où il était conscient de ne pas contrôler grand chose, avec dans la tête ce grand point d'interrogation sur son temps manquant. Et puis il y avait le rêve de cette île, de Hawaï, cette vision du mari de madame Keyhoe derrière sa mitrailleuse et qui tirait rageusement sur l'avion qui venait vers lui.

La soirée fut moins morose que Victor ne le pressentait, son père avait eu quelques nouvelles, certes pas très rassurantes, mais qui leurs laissaient un répit. Dans un premier temps, seuls les jeunes gens de vingt à vingt cinq ans allaient être appelés, papa en était donc pour l'instant exempté. Il allait pouvoir continuer son boulot de mécanicien sur les ferrys qui reliaient l'île au continent. Le soulagement se lisait clairement dans les regards qu'ils échangeaient même si la pudeur était de mise devant le drame que vivait le pays.

Les jours suivant, papa leur raconta les visages fermés des jeunes gens en partance et qu'il avait croisé sur le ferry pendant les rotations de la journée. En ville, certains visages juvéniles avaient disparu tandis qu'à l'école, il y eut rapidement quelques manques. Les professeurs se répartirent les tâches de façon à assurer la continuité des cours.

Victor vit arriver la fin de la semaine sans satisfaction particulière, il avait besoin des autres, qu'ils fussent élèves ou profs pour se serrer les

coudes, sentir la force de la communauté. Non pas qu'il se fut éloigné de ses parents, mais il avait besoin d'autre chose, d'autres cervelles auxquelles frotter la sienne, il avait besoin d'appartenir à une société, y tenir sa place et participer.

Dans la nuit de Vendredi à Samedi il fit un autre rêve vers son île dévastée par l'attaque japonaise. Les choses avaient changé en une semaine, il perçut tout le fourmillement des hommes qui s'affairaient sur les quais et sur les navires blessés. Dans la rade, deux porte-avions rentrés de mission après l'attaque imposaient leurs silhouettes massives. Ils avaient miraculeusement échappé au pire et l'on se pressait autour d'eux pour les ravitailler au plus vite afin qu'ils reprennent la mer à la recherche de la flotte japonaise. Victor croisa le lieutenant Keyhoe sur le pont de « l'Enterprise » un des deux géants. Il s'affairait autour des avions, la tête plongée sous les capots relevés des « Hellcats » couleur bleu nuit, des traces de cambouis partout sur le visage. L'heure n'était pas aux coquetteries, chacun avait à cœur d'accomplir sa tâche au mieux et le plus rapidement possible.

Quand il se réveilla le lendemain matin, Victor se sentit comme rassuré. Son survol de la base aéronavale avait conforté la confiance qu'il avait dans les capacités de son pays à réagir.

En bas, la radio lançait des bulletins d'informations alarmistes sur la situations à Hawaï. Pendant que maman servait son petit déjeuner, Victor apprenait à faire la part des choses entre la propagande inévitable dans de tragiques circonstances et la réalité du terrain. En fait l'Amérique faisait face même si l'économie de guerre n'était pas encore tout à fait en place. Il sentait confusément que bientôt les céréales dans son bol auraient peut être disparues, l'étal du boucher serait sans doute bien moins achalandé qu'aujourd'hui, qu'il y aurait moins de voitures dans les rues.

Sans trop se poser de question, il prenait confiance dans le contenu de ses rêves, il y croyait, il avait eu raison d'y croire la semaine d'avant quand il avait porté la bonne parole à madame Keyhoe, alors pourquoi douter du contenu du rêve de la nuit dernière ?

Dans la matinée, il reprit son vélo et le chemin des dunes vers la petite maison bleue, histoire d'apporter des nouvelles fraîches à celle qu'il avait décidé de protéger. Comme la semaine d'avant, il abandonna le vélo à l'entrée du jardin et il poussa la petite porte.

Il l'a trouva dans la véranda, comme la semaine d'avant elle était assise dans son fauteuil de rotin et lui tournait le dos. Elle lisait une lettre, une longue lettre : plusieurs feuillets s'éparpillaient sur la table basse. Une écriture à l'encre bleue, serrée courait du haut en bas des feuilles qui captivaient l'attention de madame Keyhoe. Victor resta là un moment à regarder sa nuque dégagée des cheveux couleur de lune. Elle semblait si concentrée, que rien ni personne ne l'aurait détourné de sa lecture. C'est ce que pensa Victor quand il s'aperçut qu'elle lisait et relisait les feuillets, dégustant chaque mot écrit d'une écriture pressée, elle apprenait par cœur les paragraphes.

Il eut soudain conscience de sa position de voyeur, le rouge lui monta au front et il recula d'un pas et puis d'un autre avant de faire demi tour et de fuir vers son vélo.

Le chemin du retour fut bien plus rapide, Victor pédalait avec vigueur, il lui semblait que madame Keyhoe fixait son dos de ses yeux bleus, les sourcils froncés. Il s'en voulut de s'être ainsi emballé, au fond, qu'avait il à lui apprendre ? Qu'était il pour elle ? Cette femme était mariée et il n'avait pas à s'immiscer dans sa vie. Sa fragilité n'était qu'apparence, les femmes ont de la ressource, autant que les hommes, sinon bien davantage. Les jours qui suivirent, Victor abandonna les dunes pour se promener du côté de la lagune. Toujours solitaire, attiré par le côté paisible de l'eau, il méditait sur l'incident qui l'avait laissé avec un sentiment mêlé de colère envers lui même, un fond de honte aussi et sans doute une jalousie qu'il ne voulait pas s'avouer. Qui était il pour jouer ainsi le messager du ciel ? En avait il le droit ? Quand il considérait l'intimité de ses parents, c'était la son seul point de comparaison, il imaginait madame Keyhoe et son mari, ensembles et unis. Il n'avait rien à faire entre eux. « Oublie ! » se morigéna t-il et les boucles brunes de Abby revinrent voleter dans sa tête et devant son regard perdu sur la surface lisse du lagon.

Le monde s'enfonçait peu à peu dans la guerre, et à l'école, Victor s'appliquait à être un élève comme les autres. Ses balades du côté de la lagune lui apportaient l'apaisement nécessaire à une réflexion plus profonde. Il avait décidé d'une attitude plus neutre vis à vis de madame Keyhoe, il suivait ses cours d'une oreille certes attentive, mais sans zèle particulier.

Noël cette année là, fut une période sombre pour Victor. Il fuit autant qu'il le put la célébration de la naissance du Christ et les cadeaux qu'il

reçut en la circonstance ne lui apportèrent pas la joie habituelle. Bien sur il eut plaisir à retrouver ses grands parents pour le repas traditionnel mais les circonstances firent que la encore tout le monde se montra inquiet pour l'avenir, les conversations autour de la table revenant sans cesse sur la guerre qui s'annonçait. Quand à la comptine qui accompagnait les fêtes, elle lui dressait les poils sur tout le corps, lui rappelant de sombres rencontres. Aussi, c'est avec un certain soulagement qu'il reprit le chemin de l'école début Janvier. Curieusement, le jour de la rentrée il prit machinalement son chemin habituel sans plus de gêne. Il en conclut que cette histoire ridicule de clowns était définitivement derrière lui.

Son cœur s'alléga et sa joie fut d'autant plus grande quand il retrouva son petit univers habituel. Bien sur, il fut attentif à madame Keyhoe, mais avec la discrétion qu'il s'était lui même imposé. S'il lisait bien une certaine angoisse dans sa façon d'être, il se forçait à la neutralité, feignant une indifférence de façade. Cependant le regard lointain et bleu de la jeune femme lui étreignait le cœur malgré tout. La tristesse que Victor percevait en elle, se diffusait dans sa personne, sans qu'il puisse balayer la situation d'un revers de main. Elle lui faisait peine, et rester neutre en la circonstance lui coûtait.

Aussi multipliait il ses balades du coté de la lagune pendant son temps libre, cherchant paix et sérénité dans les roseaux ou sur la surface tranquille des eaux. Les dunes lui semblaient tout à coup trop venteuses, l'océan trop hostile quand les vagues écumantes venaient se fracasser sur le sable. Et puis il y avait la bas une petite maison bleue qui avait tendance à l'obséder.

Ainsi passaient les jours à Nantucket, petit à petit on s'habitua à la guerre, Maman surtout passait plus de temps l'oreille collée à la radio, à l'affût de la moindre information, le front plissé par les rides, elle écoutait les bulletins d'informations délivrés par des voix excitées ou haletantes d'angoisse. Victor s'efforçait de se tenir plus à l'écart bien qu'il fut attentif à l'évolution de la situation.

*

Nous étions maintenant au mois de Février, les jours allongeaient, apportant au cœur de Victor un peu de chaleur. Il appréciait de découvrir les jardins où quelques fleurs timides pointaient le bout de leur nez. Le

long des rues, il aimait à découvrir les progrès de la nature jour après jour, indéniablement, nous allions vers le printemps, et cette pensée le remplissait de joie.

Ainsi allait Victor le nez levé sur les jardins au delà des barrières ou des murets qui délimitaient les parcelles. C'est là qu'il le vit : assis d'une fesse sur le muret de brique, dégingandé, appuyé contre le poteau de la grille d'entrée, la jambe droite relevée, la gauche pendulant dans le vide avec au bout la godasse ridiculement trop grande. Le maquillage outrancié faisait disparaître son visage derrière une couche épaisse et colorée, le costume ridicule, jaune et rouge, le nœud papillon à pois, les cheveux comme de la paille en désordre dissimulés sous un chapeau informe.

Victor se fige, son corps ne réponds plus et tout semble partir dans un manège infernal autour de lui. Son équilibre est précaire et son souffle coupé. Il suffoque, la respiration n'est plus un réflexe, il lui faut penser à remplir ses poumons et il ouvre la bouche comme le poisson à la recherche de l'eau salvatrice. Ses oreilles bourdonnent, des acouphènes qui vont crescendo jusqu'à lui remplir la tête d'une sirène insupportable. Il se prend la tête entre les mains, il titube à la poursuite d'une assise solide avant de plonger définitivement dans un néant sans fond.

Quand il revient à lui, il fait presque nuit, il est étendu le long du mur de brique, il est seul dans la rue.

Péniblement, Victor remua une jambe et puis l'autre. De ses bras il s'appuya au sol et poussa pour se remettre à la verticale, mais il retomba lourdement au sol. Les bourdonnements d'oreilles étaient toujours présent, l'abrutissant, paralysant son cerveau. Il dut attendre quelques minutes, le dos appuyé au mur, que ses facultés lui reviennent complètement. Il refit une tentative et se remit sur ses jambes. La tête lui tournait, il resta là, appuyé au mur encore de longues minutes avant que l'équilibre lui revienne définitivement. Encore quelques instants et il put aligner un pas, un second et reprendre sa route pour la maison d'une démarche titubante comme s'il avait passé l'après midi avec Johnny Walker.

Il dut affronter le regard interrogateur de sa mère :

_ Pourquoi rentres tu si tard ?

_ Maman, je ...

- _ Mais tu as bu ?!
- _ Mais non voyons, pourquoi dis tu ça ?
- _ Tu titubes !
- _ Non, je ...je suis fatigué, voilà !

Et il fila dans sa chambre.

Le soir, à la table familiale, une double paire d'yeux le sondaient pendant qu'il dînait. Mais il se força à être aussi naturel que possible racontant de manière assez volubile sa journée de classe. Il n'y eut pas d'autres questions et Victor prétextait des devoirs à finir pour filer se mettre à l'abri derrière la porte de sa chambre. Ses parents depuis quelques temps avaient d'autres soucis que sa petite personne et Victor ne s'en plaignait pas.

La, seul face à lui même, il voulut refaire le point sur cette nouvelle vision. Comment devait il appeler cette aventure d'ailleurs ? Une vision ? Une mauvaise rencontre ? Un cauchemar tout éveillé ? Parce qu'il avait la certitude d'être éveillé, d'avoir devant lui en chair et en os un clown horrible, et s'il avait eu son libre arbitre, il aurait pu s'avancer et toucher l'individu assis sur le muret de la propriété. Mais il n'avait plus son libre arbitre, c'est justement cela qui le troublait : cette étrange sensation de réalité et en même temps l'impossibilité d'avancer et de toucher le clown qui, il en avait la certitude, le regardait avec une ironie certaine dans le regard. « Ce type se foutait de ma gueule pensa t il, assuré qu'il était d'une totale impunité. » Victor ressassait une rage froide doublée d'une impuissance à agir.

Que voulait dire ces pertes de connaissance ? Que se passait il durant son coma ? Que lui introduisait on dans le crane ou dans le corps ? Il avait encore vaguement mal à la tête, le bourdonnement entêtant tardait à disparaître.

Victor frissonna, et malgré sa chair de poule il éprouva le besoin de se déshabiller totalement pour examiner la moindre parcelle de peau. Minutieusement il entama une investigation de son corps et quand il eut fini devant, il se dévissa le cou pour regarder dans la glace si des fois il aurait des marques dans le dos.

Il ne découvrit rien, ce qui le rassura un peu. Durant son absence il n'avait pas été maltraité. « C'est déjà ça » pensa t il.

Ce soir là, il eut du mal à trouver le sommeil, encore sous le choc, son esprit n'arrivait pas à couper le lien avec son aventure et il tourna et

retourna longtemps dans son lit avant de finir dans le néant de la nuit. Ce n'est que dans la nuit du Vendredi au Samedi suivant qu'il fit un de ces rêves qu'il faisait en état de sommeil comateux. Il vit une ville au bord de l'eau, mais ce n'était pas une île cette fois. C'était bien un continent et le paysage au delà de la ville était un paysage de montagne. Comme auparavant, Victor n'aurait pu situer la ville, il pouvait juste voir l'immensité de la cité dont les lumières, dans le soir, s'étendaient jusqu'à l'horizon. La nuit tombait paisible, le soleil se diluant dans l'océan. Le ciel noircissait peu à peu quand soudain il vit des lumières approcher dans le ciel. Ces lumières se mirent à tournoyer dans l'azur dégagé, des lumières étranges de forme ovales, il y en avait peut être une dizaine qui tournaient sans bruit sous la voûte céleste.

Petit à petit des faisceaux de lumière venus du sol s'allumèrent et se mirent à traquer les lumières ovales jaunes et orangées qui tournoyaient toujours de façon aussi paisible, à vitesse constante sur des trajectoires aléatoires. Cinq puis dix faisceaux venus de divers points du sol se mirent à suivre et à converger vers les lumières dans le ciel.

Dans la nuit maintenant tombée, faisceaux et lumières jouaient au gendarme et au voleur dans le ciel de la ville.

Victor perçut une certaine effervescence au sol, des hommes couraient, des voitures aux sirènes hurlantes sillonnaient les rues tandis que des hauts parleurs demandaient à la population de rentrer chez elle. Une certaine panique prenait forme peu à peu, quand dans la nuit retentit le premier coup de canon.

Dans le ciel le ballet des lumières se poursuivait, indifférent aux tirs nourris et aux obus qui explosaient tout autour pendant que les faisceaux de la défense anti aérienne traquaient les objets lumineux de formes et tailles différentes, jouant dans le ciel en toute impunité.

Le bruit était assourdissant, il paniquait les pauvres gens qui dessous cherchaient abri et sécurité, courant vers leurs logis. La nuit était infernale sous les tirs de DCA qui illuminaient le ciel d'éclairs sans jamais sembler toucher une de ces lumières tournoyantes qui poursuivaient leur manège, indifférentes.

La bataille dura une bonne partie de la nuit sans que l'on vit tomber quoi que ce fut du ciel. Et puis, alors que l'aube pointait à l'est, les lumières partirent comme elles étaient venues, laissant la ville sans réaction mais dans une hébétude glacée.

Au réveil, Victor avait encore la tête lourde. En descendant l'escalier, il avait en mémoire son cauchemar de la nuit et il se demandait quelle catastrophe sa mère allait encore lui annoncer. Mais celle-ci l'accueillit d'un sourire, rien à signaler donc, les informations étaient routinières ce matin à la radio qui blablatait dans son coin.

Il en fut de même tout le week-end et lorsqu'il reprit le chemin de l'école ce Lundi là, Victor était toujours sur ses gardes, guettant avec appréhension le moindre coin sombre qui aurait pu être une cache possible pour un clown mal intentionné. Mais il fit le chemin allé comme celui du retour sans être importuné, et le jour s'éteint dans la routine du quotidien, entre travail scolaire et souper en famille.

Ce ne fut que le lendemain au levé que Victor entendit la radio de sa mère à un niveau sonore plus élevé que d'habitude. Les sens en éveil il dévala les escaliers pour venir à son tour tendre l'oreille aux infos du matin.

Il trouva son père et sa mère réunis autour du poste, l'air graves et inquiets.

_ Que se passe-t-il ?

Sa mère lui fit signe de ne pas faire de bruit et lui expliqua à voix basse : « Un sous-marin japonais a attaqué une raffinerie de pétrole en Californie cette nuit. Il n'y a que peu de dégâts, mais les militaires sont inquiets sur la possibilité d'attaques futures et de plus grandes ampleurs. Le sous-marin a pu prendre la fuite, on le recherche activement autour de Los Angeles. »

Victor en fut presque déçut. Ce n'était pas son rêve qui se réalisait mais un tout autre fait divers. Cette attaque au sous-marin l'amena à se poser la question de l'éventuelle crédibilité de son rêve. L'avait-on amené sur une fausse piste histoire corser un peu plus les choses et de brouiller un éventuel message ? Il n'était pas question du lieutenant Keyhoe dans son rêve, il en avait été secrètement dépité, estimant perdre une occasion de se rapprocher de sa prof de géo.

Mais bon, tout ceci était à oublier, il fallait rompre le lien qu'il faisait entre les apparitions des clowns et les catastrophes dues à la guerre qui débutait, et sa journée d'école passa comme les autres jours.

La radio faisait entendre un bourdonnement continu ce Mardi matin. Victor ouvrit les yeux, il était presque l'heure du levé, encore quelques instants de félicité sous les draps avant de retrouver ses pantoufles à tâtons aux pieds du lit et de les traîner dans l'escalier jusqu'à la table du

petit déjeuner. Maman et papa tendaient l'oreille autour du poste.

_ C'est quoi les nouvelles ce matin ?

Maman leva la main pour réclamer le silence. Victor tenta à son tour de capter ce que racontait le speaker. Cela lui semblait assez embrouillé, il était encore une fois question d'attaque de japonais, cette fois à Los Angeles. La DCA avait tiré plus de 1400 obus la nuit dernière sans toucher un seul avion. On parlait d'avions, mais il semblait que personne n'ait vu et encore moins entendu des avions. Pourtant les faits étaient là, la DCA avait tiré la nuit dernière au dessus de Los Angeles. Les militaires affirmaient que c'était bien des avions qui avaient survolé la ville hier soir mais ils avaient échappé aux tirs nourris de la DCA et les seuls morts à déplorer étaient dus, soit aux obus des canons américains, soit à des crises cardiaques déclenchées par l'émotion.

Victor se mit à pâlir au fur et à mesure qu'il remettait en place les événements rapportés par la radio. Il s'assit, un peu étourdi cherchant à se retenir à la table. Sa mère qui avait vu sa physionomie changer peu à peu s'approcha de son fils.

_ Maman, j'ai fait ce rêve !

_ Lequel chéri ?

_ Une attaque de lumières sur une ville.

_ Des lumières ? Que veux tu dire ?

_ Oui il y avait des lumières qui tournaient comme ça dans le ciel.

Victor joignit le geste à la parole en mimant de ses doigts le ballet des lumières tournoyantes.

_ Mais... Quel genre de lumières ?

_ Je ne sais pas, des jaunes, des oranges, des rouges aussi, certaines frangées de vert, enfin toutes sortes de lumières, même que c'était beau !

Après un moment de réflexion il reprit : « Des lumières ovales pour la plupart, de tailles différentes et qui tournaient comme ça dans le ciel. Et puis les canons se sont mis à tirer, à tirer toute la nuit. Les gens dessous étaient complètement affolés !

Maman regarda son fils avec une intensité telle que Victor se sentit tout à coup mis à nu. Il rougit et baissa le nez en repensant à ses rencontres avec les clowns. Dans son esprit, il lui paraissait de plus en plus vraisemblable que ses rencontres avec ces étranges personnages étaient en lien avec les rêves prémonitoires qu'il faisait dans un état de sommeil

proche du coma.

A cet instant, il réalisait le côté inquiétant, voir paniquant des rencontres. Il fut parcouru de frissons et ses frémissements n'échappèrent pas à sa mère qui le scrutait toujours.

_ Y a t il quelque chose que tu voudrais nous dire ?

Victor eut un élan qu'il refréna trop tard pour ne pas révéler son trouble.

« Parle moi Victor » dis doucement sa mère en lui caressant les cheveux.

_ Je crois que ce sont les clowns qui sont la cause de mes rêves.

Maman eut un mouvement de recul : « Des clowns ! Quels clowns ? »

_ Heu...Bin j'ai rencontré des clowns et après chaque rencontre j'ai eu des rêves bizarre.

_ Victor, reprend tout depuis le début, quand et où as tu rencontré ces clowns ?

« En rentrant de l'école en Novembre dernier, rappelle toi, tu m'as grondé pour être rentré en retard... » Et Victor se mit à raconter ses mésaventures à ses deux parents sidérés qui le regardaient sans trop comprendre pourquoi des clowns sortis de nulle part perturbaient leur fils. Victor faisait des efforts pourtant, mais comment expliquer l'inexplicable, comment leur dire calmement que des clowns en camionnette vous avaient opportuné dans la rue. Comment expliquer qu'un clown assis sur un mur vous avait fait tomber dans les pommes, comme ça, juste d'un regard.

Maman commençait à le regarder d'un drôle d'air.

_ Je te jure maman ! Je ne te raconte pas de bêtises.

« Je te crois mon fils. » Mais sa physionomie disait tout le contraire et Victor connaissait trop sa mère pour ne pas en être conscient. Il tourna un regard implorant vers son père, cherchant une bouée de secours. Celui ci comprit parfaitement ce qui se cachait derrière le regard d'angoisse de son fils. Il lui sourit et ajouta une petite tape sur sa joue tout en jetant à son épouse un regard modérément sévère, juste pour lui signifier de ne pas importuner davantage leur progéniture. Victor sentit un grand bloc d'angoisse se dissoudre en sa poitrine et il respira plus librement.

« Nous en reparlerons plus au calme, pour l'instant je dois aller au boulot » Papa mis fin à la conversation, se dirigeant vers la patère où l'attendait son manteau qu'il enfila en embrassant sa femme.

Victor en profita pour s'esquiver et finir de se préparer pour l'école. Quand il redescendit, maman finissait la vaisselles dans la cuisine. Quand

elle se tourna vers son fils, elle eut pour lui un sourire rassurant et Victor s'en alla soulagé vers l'école.

Il eut envie de parler à madame Keyhoe de ses rêves et des clowns mais il n'osa pas l'aborder par peur de l'importuner, il sentait une main invisible qui le retenait et en fin de compte leurs regards ne firent que s'effleurer sans s'accrocher.

Les jours suivants, Victor tenta de donner des explications plus claires à ses parents, il s'efforçait de parler posément, d'ajouter des détails qui lui revenaient au fur et à mesure qu'il sollicitait ses souvenirs. Sa mère très sceptique au début, l'écoutait désormais et compatissait à l'angoisse de Victor. De son côté celui-ci trouva un réel réconfort en partageant avec ses parents un secret bien lourd pour ses épaules de teen-ager.

Il refit un rêve au début du mois d'Avril. Il rêva que le pont de l'Enterprise était encombré d'avions, mais pas sa flotte habituelle de chasseurs de toutes sortes, non, le pont était occupé de gros avions, des bombardiers B25 sur lesquels s'activaient une faune dense de mécaniciens de toutes sortes, plongés dans les capots ouverts. Il put reconnaître le lieutenant Keyhoe supervisant le travail de ses hommes. Et puis le lendemain à l'aube il assista au décollage laborieux de ces gros oiseaux balourds du pont trop court du porte avions lancé à pleine vitesse pour leur faciliter la tâche. Ils étaient seize à décoller ce matin là, huit décollant de l'Enterprise et huit de l'autre porte avions de la flotte du Pacifique, le Hornet, direction Tokyo sous les ordres du Colonel Doolittle. Bien sûr, aucun ne revint aux portes avions, leur rayon d'action ne leur permettait pas. Treize s'écrasèrent ou furent abattus après avoir lâché leurs bombes, trois parvinrent aux côtes chinoises où les pilotes furent faits prisonniers.

Victor s'en ouvrit à ses parents et tous les trois attendirent anxieusement les nouvelles à la radio. Elles arrivèrent le neuf Avril sous la forme d'un communiqué triomphant annonçant que Tokyo avait été bombardé par l'aviation américaine, mais il n'était pas fait mention du sort des pilotes. Victor et ses parents se regardèrent gravement en écoutant les bulletins lus par des speakers enthousiastes, ils n'avaient pas cœur à exulter. Ce matin là, le petit déjeuner avait un goût amer. Tous les trois se regardèrent, ils avaient un lourd secret à porter sans pouvoir le partager et encore une fois, Victor se demanda quel pouvait être le sens de ces rêves prémonitoires et pourquoi il avait été choisi

pour être une sorte de témoin de la folie des hommes.

*

Le sourire lui revint quelques jours plus tard quand il reçut une lettre postée à Boston. Une lettre parfumée d'une fragrance bien particulière un peu poivrée et canaille, une odeur qu'il connaissait maintenant très bien et qui lui apportait des bouffées d'espoir. Il tenait la lettre de Abby entre ses doigts retardant le moment où il allait introduire le coupe papier par la fente laissée dans le rabat et déchirer proprement l'enveloppe. Victor était un méticuleux, un maniaque du travail bien fait et c'est avec précaution qu'il ouvrit la missive de son amie.

De bonnes nouvelles, rien que des bonnes nouvelles qui mirent Victor en joie : Abby annonçait sa venue pour l'été prochain : elle passerait deux mois pleins chez ses grands parents à Nantucket. Elle se faisait une joie de le retrouver sur l'île, et de passer ses vacances en sa compagnie. Une longue lettre que Victor lut et relut fébrilement, les mains un peu tremblantes, dans une exaltation qu'il n'avait plus connu au travers des longs mois d'hiver. De plus, Abby terminait sa lettre par un « love » légé et désinvolte qui lui fit bondir le cœur dans la poitrine.

Cette lettre fit remonter en lui des bouffées de souvenirs de l'été passé, des moments de bonheur qui l'entraînaient loin des sombres préoccupations d'aujourd'hui. Elle était comme une promesse d'un retour du bonheur avec les beaux jours. Victor se remit à aimer la dune, la plage infinie qui s'offrait aux vagues en de longues caresses frangées d'écume. Il reprit ses promenades le long de la mer humant le vent frais et iodé qui lui frisait les narines, à chaque instant, à chaque pas, le souvenir tendre de Abby accompagnait ses pas, chaque foulée était propice à un souvenir, à une promesse d'un autre bonheur encore en gestation.

Le printemps s'affirmait davantage jour après jour, le soleil montait de plus en plus haut, ses rayons adoucissaient l'air, chargeant la brise de mille parfums qui diffusaient à la ronde. C'était la saison préférée de Victor qui en profiterait pleinement, et cette année plus encore. La dune offrait une infinité de promenades mais il faut bien le dire, Victor s'aventurait plus volontiers du côté de la maison bleue de madame Keyhoe. S'en aperçut elle ? Probablement, et elle provoqua une rencontre qui sembla fortuite au jeune garçon qu'elle avait vu rôder non loin de chez

elle.

_ Bonjour Victor !

Il releva le nez, un peu surpris d'être interpellé en pleine rêverie. La robe bleue de madame Keyhoe dansait devant ses yeux, sa chevelure flamboyante encadrait son visage juvénile enluminé du regard clair de la jeune femme. Victor déglutit avant de répondre.

_ Heu...bonjour madame Keyhoe.

_ Belle journée pour une promenade !

_ Heu...Oui madame.

_ Cela fait un moment que nous avons parlé tous les deux, on dirait que tu m'évites.

Victor se sentit rougir sans qu'il ne puisse rien y faire, son trouble s'en trouva décuplé, le jeune homme ne savait quelle attitude prendre. L'apostrophe de madame Keyhoe sonnait comme un reproche à ses oreilles. Désesparé, il regrettait maintenant sa grande discrétion des dernières semaines. Mais comment trouver un bon équilibre entre les fantasmes nés de ses rêves et la vie privée de celle qui le regardait, une lueur légèrement ironique dans le regard. Mais bien vite cette lueur s'effaça quand elle l'interrogea :

_ Aurais tu, par hasard de bonnes nouvelles pour moi ?

Elle avait dit ça dans un souffle, le regard soudain grave.

Victor hocha la tête négativement.

_ J'ai bien aperçu le lieutenant Keyhoe en rêve, et il semblait bien se porter, je n'ai pas jugé que je devais vous déranger pour ça, que vous receviez ses lettres et que par conséquent...

Madame Keyhoe avait le regard perdu vers le large, elle remua légèrement la tête en un vague assentiment.

_ Les lettres se font rares.

_ Sans doute est il très occupé, je l'ai vu à plusieurs reprises plongé dans les moteurs des avions. Il a préparé le raid sur Tokyo, je l'ai clairement vu et il se porte bien.

_ Entre un instant, viens boire un soda avec moi je veux en savoir plus sur sa vie à bord de l'Enterprise, par la même occasion tu me raconteras tout de ces rêves prémonitoires.

Victor suivit madame Keyhoe dans sa véranda, il s'assit sur un de ses fauteuils de rotin et tous les deux se mirent à deviser. Victor reprit le récit de ses rêves, il ajoutait des détails qui lui revenaient, s'efforçant

d'apporter à la jeune femme le plus de réconfort possible. Il lui raconta aussi ces rencontres qu'il faisait avec de mystérieux personnages grimés en clowns et qui semblaient déclencher ces rêves dont il se serait bien passé. Elle s'assit dans un fauteuil en face de Victor et elle buvait ses paroles. Elle en avait besoin, même si parfois elle doutait, même si certains détails lui paraissaient peu vraisemblables, elle écoutait Victor en silence. Au fond, que savait elle de la vie à bord d'un porte avions ? Elle ne pouvait qu'imaginer et Victor lui apportait cette touche de réalisme qui lui manquait. Ce qu'elle voulait prendre pour le réel pourtant, n'était que des rêves, Victor essayait de le lui faire comprendre, doutait il lui même ? Elle le savait, toute sa conscience le lui criait, mais cet amour qui lui torturait l'âme préférait entendre un récit onirique.

Victor fit de son mieux, il tricha même un peu, touché par ses yeux clairs où il lisait l'angoisse. Il aurait voulu à son tour lui apporter un apaisement, mais le pouvait il ?

Il imagina la prendre dans ses bras et la bercer, lui glisser à l'oreille quelques paroles pour calmer ses angoisses. Victor la regardait tout en parlant, fasciné par ce visage presque de son âge, cette robe bleue au décolleté discret où son regard glissait de temps en temps sans qu'il ne puisse s'en défendre. Il avait conscience que tout ceci ne menait à rien, qu'il ne fallait pas qu'il se berce d'illusions, il lui fallait juste alléger la peine de madame Keyhoe, rien de plus, et qu'Abby viendrait très bientôt, dès la fin du mois de Juin et que leurs jeux sur la plage lui feraient oublier un peu l'ambiguïté de la situation présente.

_ Je te remercie Victor, pour tous ces détails que tu m'as donné. Je pourrais ainsi être au plus près de mon mari, meubler ma solitude, et l'imaginer dans ce qui est sa vie d'aujourd'hui.

Elle se leva et il fit de même, la parenthèse se refermait. Elle lui sourit et lui tendit les bras. Le cœur de Victor bondit quand il se retrouva entre les bras de madame Keyhoe. Timidement, ses bras se refermèrent sur elle et ils restèrent ainsi enlacés quelques secondes, le temps que Victor ressente avec émotion le léger écrasement de ses seins contre sa poitrine. Puis elle se recula, le remerciant encore une fois.

Désemparé, Victor prit congé et retourna à la dune.

L'été scintillait, de la mer aux toits des maisons et aux feuilles des arbres qui jouaient dans le soleil. La plage c'était couverte des parasols multicolores, sans doute un peu moins que l'année précédente, mais cela se voyait à peine. La multitude bruyante des enfants donnait vie à ces étendues d'habitude si calmes et mornes, hors saison.

Nantucket était un havre loin de la fureur de la bataille de Midway où les fils de l'Amérique tombaient par milliers, fauchés par par la mitraille japonaise. Qui aurait imaginé, allongé sur le sable fin des cotes du Massachusetts, que loin d'ici et sur d'autres plages, le sang colorait de sombre le sable d'un atoll du Pacifique.

La bande c'était reconstituée, garçons et filles riaient ensemble, se baignait, chahutaient, les garçons montraient leurs muscles tandis que les filles riaient sous cap ou poussaient des cris hystériques quand les jeunes gens faisaient mine de les jeter à l'eau.

Victor s'enivrait de ce tumulte, il se mêlait aux autres avec un enthousiasme forcené, s'efforçant d'oublier les angoissants moments qu'il avait passé ces derniers mois. Il se noyait dans le regard vert de Abby. Car Abby était arrivée dès les premiers jours de Juillet et la vie de Victor s'en trouva allégée. Ils reprirent leurs petits jeux de séduction qui n'appartenaient qu'à eux. Sans qu'ils n'échangeassent un mot, leur parfaite complicité se jouait de la curiosité des autres. Quand ils se lassaient de la foule, ils partaient en longues promenades sur la dune. Ils s'asseyaient devant la mer, l'un contre l'autre, les boucles sombres de Abby caressant la joue de Victor.

Le marchand de glace avait repris sa place sur le parking, sa camionnette rutilait sous le soleil, le haut parleur diffusait « Popeye the sailor man » pour attirer les enfants. Victor ne put s'empêcher de ressentir un malaise quand il entendit la petite musique pour la première fois, et puis le temps passant, l'insouciance et l'été faisaient le reste : il avait tendance à oublier ses mésaventures. Il offrit donc à nouveau des glaces à Abby, des glaces qu'ils allaient ensemble déguster sur la dune en regardant la mer, dans les herbes hautes.

Leurs promenades les emmenèrent vers chez madame Keyhoe et Victor lui présenta Abby. Peu à peu, au fil de leurs balades, la jeune femme prit l'habitude de les interpeller et leur offrir un soda dans sa véranda. Elle semblait si seule, Abby en fit la remarque à son compagnon et Victor lui expliqua comment, durant l'année scolaire, il avait été amené à développer

une relation particulière avec son professeur de d'histoire et géographie en dehors des cours.

_ Tu fais des rêves prémonitoires ? Comme c'est excitant de savoir l'avenir !

_ Ne le croit pas Abby, c'est un boulet que je traîne et j'angoisse de savoir si la nuit à venir je ferai un de ces fichus rêves qui me remuent tellement les tripes.

_ Tu les as revu ces clowns ?

_ Pas depuis quatre mois. Pour l'instant ils me laissent tranquille, mais j'avoue de parfois je frissonne à chaque coin de rue. Ils sont monstrueux ces personnages, devant eux tu perds toutes tes forces tu te sens pénétré de leur regard comme s'ils lisaient en toi. Aucune anticipation n'est possible, ils devinent tes réactions et ils te paralysent par avance.

_ Tu en as parlé à la police ?

Victor s'esclaffa.

_ La police ? Tu crois que le police s'intéresserait à mes petits problèmes de clowns ? Et puis d'abord, me croiraient ils ?

En même temps qu'il prononçait ces mots, Victor se rendit compte que ni lui ni ses parents n'avaient jamais regardé le problème sous cet angle. Aucun des trois ne suggéra jamais de mettre la police au courant, de leur demander de faire, ne serait-ce qu'une patrouille dans le quartier au moment de la sortie des classes. Victor se troubla, au fond, Abby avait peut être raison. En tout état de cause il espérait bien n'avoir plus à croiser le chemin de ces sinistres personnages.

_ Oublions tout ça ! C'est l'été, notre été ! Regarde comme il est beau et chaud.

Tous les deux partirent d'un grand rire et ils mirent à courir sur la dune, la main dans la main avant de s'effondrer dans l'herbe, enlacés. Les lèvres de Victor se rapprochèrent de celles d'Abby et elles se confondirent pour le plus tendre des baisers. Infiniment troublés, ils se regardèrent, semblant se demander ce qui leur arrivait, elle posa sa tête sur son épaule et leurs regards se perdirent dans le bleu infini.

Les jeux de plage, les glaces et les balades se succédaient au fil des jours. Victor, secrètement, comptait ses jours de bonheur, se désolant qu'ils passent si vite, son insouciance avait ses limites. Aussi, passait il le plus de temps possible avec Abby. Un jour il s'était tortillé, embarrassé, devant maman, avant de lui demander si cela la gênait s'il invitait une

copine à déjeuner. Elle sourit avec indulgence en lui disant que non, bien sur il pouvait inviter son amie. Victor sauta au plafond, transporté de joie et courut apporter la bonne nouvelle à Abby.

Abby à son tour invita Victor chez ses grands parents et il découvrit avec étonnement deux vieux excentriques mais adorables anciens professeurs qui jouaient aux éternels adolescents, tant dans leurs attitudes que dans leur façon très moderne de se vêtir : s'activant en blue-jeans, queue de cheval pour elle comme pour lui, dans leur jardin fleuri. Il se sentait à l'aise en leur présence et bien vite il devint leur ami, se présentant chaque matin à leur domicile à la recherche de son amoureuse. Les deux vieux l'accueillaient avec enthousiasme, criant le nom de Abby à travers toute la maison. Puis les deux jeunes gens s'en allaient à vélo à travers l'île, à la recherche du reste de la bande, pour de longue journée de plaisir sur le sable fin de l'immense étendue océane. Quand le temps était moins beau, ils partaient le long des dunes pour des promenades où ils faisaient de leurs confidences une source, toujours assoiffés d'en apprendre plus sur l'autre moitié d'eux même.

Ainsi s'écoula le mois de Juillet, comme un rêve trop vite passé.

Leur amour grandissait, ils aimaient à se retrouver dans des creux de dune, à s'y cacher et à s'embrasser à pleine bouche pendant de longue heures. Ainsi ce jour là étaient ils enlacés dans l'herbe haute quand Victor relevant la tête l'aperçut !

Il voit juste sa tête qui dépasse de l'herbe, sa tête hideuse fendue d'un rire artificiel peint à même la peau.

Victor se détend tel un ressort et bondit sur ses pieds, tétanisé, l'adrénaline coule en ses veines provoquant des vagues de frissons de peur, les cheveux sont dressés sur son crane. Il bondit en avant et court à perdre haleine en haut de la dune. Quand il l'atteint, il voit juste au loin un clown qui court lui aussi, mais il ne touche pas terre, il lévite à quelques centimètres au dessus du sol, il va bien plus vite que la normale, ses mouvements de jambes sont désordonnés comme un pantin désarticulé et Victor regarde bêtement ses chaussures démesurées battre l'air. Un grand rire hystérique surgit du personnage, un espèce de grincement qui éructe en saccades avant de se perdre dans le vent.

Victor demeure interdit jusqu'à la disparition de l'entité. Inutile d'essayer de le suivre, il l'a compris à la première seconde. Son souffle

est court, il tremble comme si soudain, le froid s'était abattu sur la dune. Quand Abby le rejoint en lui touchant l'épaule, il sursaute d'effroi. Inquiète, elle se recule en le regardant, interrogative.

_ Pardon dit il, excuse moi, j'ai cru voir...

_ Quoi ?

_ Un clown.

_ Comme les fois précédentes ?

_ Oui, il nous regardait en haut de la dune.

Abby sourit voulant détendre l'atmosphère : « Grand bien lui face ! » Mais Victor ne desserre pas les dents, son regard porte toujours vers l'horizon où il avait vu disparaître le personnage sinistre.

_ Ce n'est pas drôle Abby, cela veut dire que je vais encore passer des nuits de cauchemars, des moments d'angoisse, et puis quelles nouvelles funestes vont ils m'apporter ?

J'ai peur, j'ai peur pour nous, j'ai peur pour madame Keyhoe et son mari, bon sang, quand vont ils me lâcher ?

Elle lui prend le bras se rapprochant à le toucher.

_ Au fait, tu l'as vu toi aussi ?

Abby rougit, elle se trouble.

_ Quand je suis arrivé en haut de la dune, j'ai vu comme une boule de feu qui disparaissait au loin.

Victor se tourne vers elle, son visage marque une grande surprise.

_ Une boule de feu ?

Abby, acquiesce silencieusement.

_ Oui Victor, j'ai vu une boule de feu disparaître derrière les arbres la bas.

Elle pointe du doigt le petit bois de pins juste derrière la dune. Victor ne dit rien, tout se mêle dans sa tête, l'émotion est trop forte pour qu'il entame une réflexion constructive.

_ Mais alors, si tu n'as pas vu la même chose que moi, à quoi avons nous assisté ?

Abby a pâli sous son bronzage, il sent ses mains toujours agrippées à son bras qui tremblent sous le soleil de l'été. Elle prend peu à peu conscience qu'ils ont vécu un phénomène étrange qui n'a pas de nom, qu'ils ne peuvent définir.

Une ombre passa sur leur été. L'azur était moins clair le soleil moins

chaud et la dune inhospitalière. Quand ils retrouvèrent les copains de la bande, ils restèrent silencieux, un peu à l'écart, et ils leur sembla que quelque chose était rompu.

*

Victor à présent, vivait dans une nouvelle crainte. Il s'était ouvert à ses parents de sa rencontre sur les dunes et tous les trois vivaient l'appréhension de nouveaux rêves funestes. Abby, désormais impliquée dans les tourments que subissait Victor, faisait de son mieux pour essayer de détendre l'atmosphère. Elle y parvenait mal, troublée elle aussi par sa vision. Elle doutait d'elle même, se posant mille questions qu'elle essayait d'évacuer en mettant en cause la réalité et la fiabilité de cette observation.

_ Ce n'est pas possible, je n'ai pas vu « ça »

Elle avait beau hausser les épaules, jouer l'indifférence, quand elle regardait Victor et sa mine grave, elle se disait qu'il n'était pas possible que ce garçon ait pu changer aussi vite passant de l'insouciance à la peur en un claquement de doigt.

Ils se rapprochèrent, s'agrippant l'un à l'autre, cherchant dans leurs regards un réconfort. Il est des couples qui se déchirent dans l'adversité, d'autres qui se soudent davantage, ils étaient de cette trempe.

Peu à peu ils s'éloignèrent de la bande pour se retrouver seuls pour de longues promenades. Victor préféra à nouveau la lagune à la dune, fuyant un endroit où il appréhendait d'être vu, poussant ses balades en vélo jusqu'au phare de Great Point. Mais il lui tournait en tête un petit refrain où s'inscrivait le visage juvénile de madame Keyhoe, il voulait la fuir mais éprouvait pour elle les plus grandes craintes.

Ils évitèrent donc la dune pendant plusieurs jours avant qu'elle ne les attire à nouveau comme un aimant, et la, l'inévitable se produisit. Au cours d'une de leurs promenades ils rencontrèrent madame Keyhoe. Avait elle provoqué cette rencontre ? Victor doutait de son caractère fortuit et il eut du mal à cacher son émotion et sa nervosité tant l'épée de Damoclès qu'il avait au dessus de la tête lui semblait menaçante. Madame Keyhoe fronça les sourcils, elle avait perçu son trouble et à son tour elle se troubla.

_ Aurais tu des nouvelles ?

_ Non madame aucune.

_ Vraiment ?

Victor se tortillait, embarrassé, rougissant et madame Keyhoe le scrutait, une ombre d'inquiétude assombrit ses yeux clairs.

_ Tu me dirais si...si jamais... un malheur...

Victor leva ses yeux vers elle, ses yeux sombres et pénétrants reflétaient une surprise douloureuse qui fit passer un frisson dans le dos de la jeune femme.

_ Tu me le promets ?

Il approuva de la tête, sans mot dire, il avait du mal à cacher son mal être, sa sensibilité à fleur de peau apparaissait au grand jour et à son grand désespoir. Le malaise était loin d'être fini pourtant, il s'en fallait encore de deux semaines avant que ne se déclenche des événements qui allaient définitivement orienter la vie de Victor, celle de madame Keyhoe, mais aussi celle de Abby.

Il revécut un cauchemar dans la nuit du Vendredi vingt et un au Samedi vingt deux Août : Après être tombé dans un sommeil proche du coma, il se retrouva dans un immense hangar, un lieu où l'on réparait les avions. Il y en avait partout, en tout sens, certaines machines prêtes à voler, d'autres sans moteur, ou sans ailes autour desquelles s'affairait une multitude de mécaniciens tous très concentrés sur leur travail. Dans cette communauté fébrile, Victor reconnut le lieutenant Keyhoe, couvert de sueur, le torse nu il allait d'une équipe à l'autre, prêtant main forte ici et là avec les gestes assurés d'un professionnel aguerrit.

Victor en conclut que le hangar n'était autre que celui qui se trouvait sous le pont d'envol du porte-avions. A regarder de plus près, il pouvait d'ailleurs deviner la structure d'un navire de guerre.

Visiblement il faisait chaud, les hommes travaillaient tous le torse nu dans une moiteur malsaine, ils manœuvraient les avions vers les postes de réparation ou vers les ascenseurs qui accédaient au pont.

Quand l'explosion eut lieu, Victor en fit un bond dans son lit en dépit de son profond sommeil. Mais il assista au désastre, tout le navire trembla, le pont sembla se désolidariser du reste de la coque et une boule de feu se propagea à la vitesse de l'éclair dans le hangar, ravageant tout sur son passage, engloutissant hommes et machines dans un enfer brûlant.

La bombe japonaise venait de toucher de plein fouet l'Enterprise. Au

milieu du chaos de fer et de feu les sirènes hurlaient, des hommes se roulaient par terre le corps en flammes, du sang était projeté alentour, et l'incendie gagnait tout le hangar.

Victor assistait au désastre sans pouvoir faire un geste. C'était un film qui était projeté devant ses yeux clos, un film terriblement réaliste, les images accompagnées du son horrible de la bataille qui faisait rage dehors, mêlé aux sirènes du bateau blessé.

Des hommes bardés de cuir déroulaient des tuyaux, hurlaient des ordres, s'affairaient autour des vannes et commençaient à arroser les lieux surchauffés où le feu progressait. Victor assista encore au combat des soldats du feu, un combat bien inégal qui dura des heures avant qu'ils ne maîtrisent un peu la situation.

Sur le pont, le désordre était à son comble, un trou béant empêchait tout trafic. Ici encore d'autres pompiers arrosait des flammes qui montaient des entrailles du bateau. A la tourelle, les officiers s'époumonaient dans des micros pour demander aux pilotes encore en l'air de se dérouter vers un autre porte-avions, mais certains avions en approche, revenaient de mission à bout de carburant, incapables de faire cent mètres supplémentaires ils s'abîmaient en mer autour de la masse d'acier fumante qu'était devenu l'Enterprise.

D'autres navires se rapprochèrent du porte-avions pour lui prêter main forte, avec leurs pompes à incendie, ou pour recevoir les blessés. D'autres encore s'appliquaient à tirer sur les avions ennemis qui tournaient autour comme des guêpes, cherchant à donner le coup de grâce au géant des mers.

Victor vivait son cauchemar comme une réalité, il était à la fois dans la scène et le témoin extérieur. Chaque détonation de canon et chaque explosion de bombe résonnaient en lui, et faisaient vibrer tout son être. Il ouvrit les yeux et son rêve se prolongea, sa chambre fut illuminée d'une brève et intense lumière, suivie par une déflagration qui fit trembler la maison sur ses bases. Horrifié, les yeux hagards, il se réfugia sous les draps, le corps liquéfié de sueur il mit plusieurs secondes avant de comprendre que l'orage grondait alentour. Son cœur battait la chamade entre son rêve encore si vivace et les éléments qui se déchaînaient au dehors. Il resta de longues minutes la tête recouverte du drap, le souffle court à la recherche d'un apaisement qui tardait à venir. Il se passa un long moment avant qu'il ne reprenne pied dans la réalité.

L'orage s'éloignait et le jour maussade se levait sur une nature quelque peu mise à mal par les rafales de vent.

Victor s'ébroua, il se glissa prudemment hors du lit et descendit l'escalier d'un pas mesuré contrairement à son habitude. Sa mère leva des yeux interrogateurs sur lui, elle ressentit son anxiété palpable, et comprit avant même qu'il ne s'exprime qu'un mauvais rêve avait perturbé sa nuit. Elle le laissa venir à elle, l'interrogeant du regard, Victor se troubla, comprenant que déjà, sa mère savait.

_ J'ai vu.

_ Tu as vu quoi ?

_ La bataille, une bombe est tombée sur le porte-avions.

_ Et puis ?

_ La mort était partout.

_ Oh mon dieu !

Comme pour amplifier la dramaturgie de l'instant, un éclair flasha et dans la seconde qui suivit un craquement sinistre fit frémir toute la maison. Instinctivement, Victor rentra la tête dans les épaules, ses tremblements marquaient une émotion bien réelle. Sa mère le prit dans ses bras et ils restèrent ainsi le temps qu'il retrouve une certaine sérénité.

_ Quel bateau, quel porte-avions as tu vu ?

_ L'Interprise, le bateau du lieutenant Keyhoe.

_ Tu l'as vu ...lui ?

_ Oui !

_ Et ?

Victor secoua la tête, la gorge nouée il ne pouvait répondre, des larmes lui brouillèrent la vue et il s'effondra sur l'épaule de sa mère.

_ Reprends toi mon garçon, nous vivons des moments barbares, il y en aura d'autres. Il faut être fort.

_ Mais maman, comment le cacher à madame Keyhoe ?

_ Il faut que tu l'évites Victor, ce n'est pas à toi de porter ce genre de nouvelle, les autorités sont là pour ça.

_ Mais maman je ne peux pas ... Je lui ai promis !

_ Victor, je te le répète, ce n'est pas à toi de lui porter cette terrible nouvelle !

_ Mais si elle le sait par une autre personne, elle va m'en vouloir à mort !

_ T'en vouloir à mort ?

_ Maman je lui ai promis de tout lui dire, de lui raconter mes rêves.

_ Mais si ton rêve, n'était... qu'un rêve normal, je veux dire un simple cauchemar comme il arrive à tout le monde d'en faire ?

Victor secoua énergiquement la tête, « Non maman je sais maintenant faire la différence entre un rêve normal et ceux qu'il m'arrive de faire parfois. Celui ci était bien un de ces cauchemars maudits que je fais depuis que je fais ces rencontres idiotes avec des clowns. Je ne sais pas ce qu'il m'arrive maman, c'est terrible, je voudrais fuir tout ça ! »

Maman berça Victor en caressant son dos et l'apaisement vint avec la fin de l'orage.

Quand le père de Victor apprit ce nouveau message funeste il déconseilla aussi à son fils de se mêler de le divulguer à madame Keyhoe. Mais à sa grande surprise, son fils lui tint tête, argumentant à chaque fois que son père lui demandait de renoncer à porter ce genre de nouvelle.

_ Prends au moins le temps de réfléchir, ces prémonitions t'arrivent bien deux ou trois jours avant qu'il ne se passe quelque chose, cela te laisse le temps d'y penser.

Victor approuva d'un vague mouvement de menton, mais il voulait juste mettre fin à cette discussion, dans son esprit sa décision était déjà prise. Il reconnaissait juste que son père avait raison sur le temps de la réflexion. Il lui fallait préparer cette nouvelle et terrible visite à la maison des dunes, il lui faudrait toute son énergie, tout son courage pour ne pas flancher devant madame Keyhoe.

Quand il retrouva Abby ce matin là, elle comprit rapidement que Victor portait à nouveau un secret bien lourd pour ses frêles épaules et que cette fois, il était impliqué étroitement dans les conséquences qui en découleraient. Ils en parlèrent ensemble lors d'une promenade autour de la lagune, Abby commença par le dissuader de porter une nouvelle aussi terrible, ressortant des arguments que Victor avait déjà affronté quelque temps auparavant. Mais il fit valoir son point de vue, sa promesse de ne rien cacher à sa prof. d'histoire géo, était comme un serment sacré. « Quoiqu'il arrive, tu me le feras savoir ! » avait elle dit en plantant son regard jusqu'au plus profond de son être, et ça, Victor ne pouvait s'y soustraire. Il le dit à Abby, martelant les mots de madame Keyhoe, il lui devait cette vérité aussi terrible qu'elle soit.

Abby finit par capituler devant sa détermination et l'atmosphère se détendit quelque peu entre les deux jeunes gens. Victor prit Abby dans ses bras et il l'embrassa avec fougue. Un lit de roseaux accueillit leurs

corps enlacés et bientôt ils se retrouvèrent nus tous les deux. Ils firent l'amour pour la première fois, avec beaucoup de maladresse mais aussi avec une tendresse touchante propre à l'adolescence, surpris de se retrouver à jouer à des jeux d'adultes.

Ils restèrent la longtemps à se chuchoter des promesses d'amour éternel. L'été tirait à sa fin et dans une semaine Abby reprendrait le bac et l'autocar, direction Boston pour une nouvelle et longue année scolaire. Ils leur faudrait affronter la solitude, mais cette fois ils auraient des liens bien plus forts à préserver.

Victor se promet qu'il irait demain, dimanche matin jusque chez madame Keyhoe et qu'il arriverait ce qui devait arriver, au nom de sa promesse de tout dire. Abby le regardait intensément, elle aurait tant voulu se glisser en lui afin d'être plus proche encore et lui apporter sa force. Mais on est toujours seul dans sa peau, et de toute façon, c'était une histoire entre Victor et madame Keyhoe. Quand ils rentrèrent le soir, elle lui l'assura de tout son soutien dans sa périlleuse entreprise.

Le lendemain matin, Victor s'habilla rapidement et prit son vélo, direction les dunes. Il n'y avait nulle hâte dans sa démarche, il pédalait calmement, prenant le temps de regarder autour de lui l'île qui s'ouvrait à un nouveau jour. Le trajet n'était pas si long, sans doute aurait-il souhaité un peu plus de distance ce matin-là, pour un peu plus de réflexion, mais il était déjà devant la maison bleue et il posait son vélo sur le sable.

Lorsqu'il franchit le portillon, il aperçut madame Keyhoe qui le regardait venir. Victor sentit couler dans son dos une sueur froide qui lui tira un frisson. Madame Keyhoe le regardait avec appréhension, avait-elle déjà compris ? C'était fort probable tant son visage se transformait au fur et à mesure que Victor approchait. Elle se précipita sur lui se cachant dans ses bras. Victor accusa la secousse, ses bras se refermant sur elle. Elle avait enfoui sa tête au creux de son épaule et son souffle saccadé caressait la peau nue du jeune garçon.

_ Dis moi ce que tu dois me dire !

Mais les mots ne venaient pas, ils ne pouvaient franchir ses lèvres et il se contentait de la bercer comme un jeune enfant.

_ Il est mort n'est-ce pas ?

Victor la serra plus fort comme s'il voulait la préserver des malheurs du monde, mais que peuvent des bras frêles face à la folie meurtrière des hommes ?

_ Viens dit elle.

Elle l'entraîna dans la véranda et ils retombèrent dans les bras l'un de l'autre.

_ Comment cela s'est il passé ?

Victor déglutissait, à la recherche d'un peu de courage pour affronter son récit. Elle se recula un peu, fixant le garçon.

_ Dis moi Victor, n'ait pas peur de me dire la vérité.

_ J'ai fait un cauchemar, commença t il.

Le reste suivit, presque mécaniquement, il raconta son rêve affreux, sans oublier aucun détail, et pendant qu'il lui murmurait ces mots assassins il pouvait voir deux larmes se former au coin de ses yeux clairs et couler doucement sur ses joues. Quand il eut fini, il la reprit dans ses bras et la serra plus fort pendant qu'elle pleurait, secouée de spasmes puissants qui ébranlaient tout son être. Victor tenait une autre femme entre ses bras et son trouble était immense.

Combien de temps restèrent ils ainsi ?

Le temps ne comptait plus, mais leur chagrin et la chaleur de leurs corps enlacés. Instinctivement, il lui embrassa la nuque dans un geste qui se voulait apaisant, amical, elle se cramponna à lui comme à une bouée de sauvetage. Il la berça plus fort, la serrant à lui couper le souffle.

_ Il faut que tu partes maintenant, lui glissa t elle à l'oreille. Sa phrase résonnait comme un regret. Lentement ils se détachèrent l'un de l'autre, les yeux dans les yeux et seules leurs mains se tenaient encore, se pressant, se malaxant. Et puis il n'y eut que le vent, la brise matinale emporta la chaleur de leurs corps.

Victor pédala jusqu'à la maison des grands parents de Abby, « Voila c'est fait » murmura t il à son amie. Tout deux restèrent silencieux, assis l'un à coté de l'autre sur un banc dans le jardin luxuriant et excentrique des deux vieux originaux.

*

Cette dernière semaine ils la voulurent des plus intenses, passant le plus clairs de leur temps en promenades la main dans la main, en longues stations dans le creux des dunes à échanger des baisers sans fin. Le Mardi 25 Août ils apprirent par la radio que le porte-avions Enterprise avait été gravement endommagé la veille par une bombe nipponne. De la

glace coula dans les veines de Victor, il voulut refaire le voyage vers la petite maison bleue au creux des dunes, mais les volets étaient clos. Son cœur rétrécit dans sa poitrine et l'émotion le submergea. Il ne put retenir les larmes qui affluaient derrière ses yeux. Abby lui serra la main plus fortement sans pouvoir endiguer sa peine. Que pouvait elle savoir des liens particuliers entre Victor et madame Keyhoe ?

Les jours heureux passent trop vite, c'est bien connu alors que l'ennui se traîne d'heures en heures interminables. Pour Victor et Abby la semaine passa comme l'éclair et ils se retrouvèrent le Samedi matin à l'embarcadère pour des adieux déchirants dont seuls des adolescents ont le secret. Longtemps ils restèrent enlacés à se chuchoter mille choses définitives avant que la sirène lugubre du ferry ne les rappelle à la réalité.

Victor resta sur le quai à regarder le sillage du navire qui quittait le port, il emportait avec lui une part de son enfance, il était plus seul que jamais. Abby s'éloignait de lui en lui faisant des gestes de la main, il lui renvoya tous les baisers dont il était capable mais les choses s'embrouillaient dans son esprit autant que dans ses yeux embrumés par l'humidité et la silhouette gracile de sa prof. de géo. Comment aurait il pu échapper à cette image : madame Keyhoe quittant elle aussi Nantucket, emportant avec elle son chagrin, il prit soudain conscience qu'il avait changé de peau. Sa rentrée se fit sous un jour gris et dans les cris des retrouvailles adolescentes. Victor ne se sentait pas à l'unisson et ses sourires étaient forcés. Il se dévissa la tête à chercher partout du regard la seule personne qu'il aurait souhaité voir, mais madame Keyhoe avait définitivement quitté l'île, il en conçut un immense chagrin qui affleurait à chaque instant, lui nouant la gorge. Il se fit la promesse de donner tout son potentiel en souvenir de cette jeune femme qui l'avait tant troublé.

Victor la tint si bien, qu'il accéda à l'université après le lycée. Les clowns et les cauchemars liés à leurs apparitions disparurent définitivement après le drame de la fin Août. Il n'oublia jamais ces tristes épisodes et en marge de ses études, Victor tenta par tous les moyens de mettre une réalité derrière ces visions surréalistes, en lisant la presse, en essayant de trouver dans les livres des équivalences à ces rencontres étranges dont il avait été la victime. Ils en parlaient souvent avec Abby, elle aussi avait été déstabilisée par sa vision sur les dunes de Nantucket.

La guerre prit fin alors qu'il entamait des études supérieures d'histoire

et de géographie à l'université de Boston. Les journaux regorgeaient d'articles où étaient relatés des apparitions d'ovnis au dessus de l'Amérique et plus particulièrement au dessus de ses sites sensibles situés au Nouveau Mexique. Abby avait elle aussi rejoint l'université et tous les deux se passionnaient pour ces nouveaux mystères, collectionnant les articles de presse, guettant la parution du moindre livre relatif à ce sujet étrange.

Ainsi allait leur vie d'étudiants dans une Amérique retrouvée, sure de sa puissance et qui n'avait jamais été aussi arrogante depuis l'utilisation qu'elle fit de l'arme atomique.

Bientôt ils expérimentèrent cette nouvelle musique que l'on appelait « Rock and Roll », une musique qui semblait être une synthèse de toutes les musiques des États-Unis mêlant blues, boogie Woogie, jazz autant que folk ou musique country. Des airs qui mettaient en ébullition la jeunesse qui criaient à tu-tête les noms de leurs idoles : Ike Turner and the kings of rhythm, Bill Halley and his comets, Little Richard, Chuck Berry, Carl Perking, Gene vincent, Buddy Holly, Jerry Lee Lewis, autant de noms nouveaux qui brillaient au firmament de la chanson. Et puis un jour vint un phénomène du nom de Elvis Presley, chanteur blanc mais aux accents noirs du sud qui aussitôt enflamma le cœur des filles.

Au cinéma comme au théâtre une autre étoile filante bouleversait la jeunesse américaine avec sa gueule d'ange romantique et attachante, James Dean brûlait les planches et sa vie à la vitesse d'un bolide lancé à pleine vitesse et qui l'emporta trop vite. Malgré le chagrin qu'ils en conçurent, la mort de James Dean n'empêcha pas nos deux tourtereaux de convoler. Tout semblait aller pour le mieux et comme dans toutes les histoires d'amour, la leur se termina par un mariage dès la fin de leurs études. Victor trouva aussitôt un poste de professeur d'histoire géo. à Worcester tandis que Abby resta aux alentours de Boston, où son diplôme d'ingénieur était plus négociable.

Son premier matin de classe fut emprunt d'une grande émotion, Victor eut du mal à se concentrer sur son sujet tant dansait devant ses yeux le visage juvénile de madame Keyhoe. « Où était elle aujourd'hui ? » pensa t il, était elle toujours cette prof. qui l'avait captivé quelques années plus tôt ? Décidément il ne parvenait pas à la sortir de son esprit et il avait conscience du caractère décousu de son cours. Il lui faudrait se reprendre dans les jours suivant, repousser toutes ces images anciennes

qui affleuraient à son esprit.

Se débarrasse-t-on facilement de son passé ? Certes non. Toujours passionnés de mystères notre couple accumulait preuves sur preuves et leur passion les poussaient maintenant à faire leur propres investigations dès qu'ils avaient vent de phénomènes bizarres dans leur environnement. Aux coupures de presse s'ajoutaient leurs notes personnelles qu'ils transcrivaient et gardaient en archive. Peu à peu se tissait la trame d'un livre qui leur trottait en tête tant ils voulaient apporter leur pierre à l'édifice naissant de l'ufologie.

La gestion de ce livre se fit sur de longues années. Entre temps leur était venu un fils qui grandissait entre deux parents aimants et comblés, fiers de leur progéniture, à juste titre. Ils s'établirent dans la banlieue de Boston dans une maison confortable, symbole de la réussite de leur génération triomphante, confiante en elle-même comme dans son avenir.

Nous étions déjà à la fin des années cinquante, l'URSS et les USA avaient entamé une course à l'espace, multipliant les performances, Victor se passionnait pour cette compétition mêlant technologie et politique, il lui semblait que l'avenir était là, se fabriquant tous les jours devant ses yeux.

Il s'en émerveillait.

C'est à peu près à cette époque qu'il reçut une visite des plus étranges. Un jour qu'il travaillait à son ouvrage on sonna à la porte. Victor se leva de son bureau, étonné d'entendre le carillon de l'entrée, lui qui n'attendait personne en cet après-midi de vacances d'hiver. Un inconnu se tenait devant sa porte, un homme à l'aspect bizarre, un visage lisse qui surprit Victor et qui empêchait de donner un âge précis à cet homme. Mais plus encore, c'est son costume noir trop neuf qui le surprit : un vêtement trop apprêté, sans un pli sinon le trait impeccable du pantalon, une chemise d'un blanc immaculé sur laquelle flottait une cravate noire elle aussi, rigide comme empesée.

— Vous êtes bien Victor Randle ?

— Heu...Oui.

— Vous écrivez n'est-ce pas ?

— Oui

— Nos amis n'aiment pas trop la publicité qui leur est faite.

— Mais je ...Qui êtes-vous ?

Mais l'homme avait déjà tourné les talons et s'éloignait à grands pas.

Victor, interloqué, ne réagit pas immédiatement et quand il voulut se lancer à la poursuite de cet étrange interlocuteur, la rue était vide. Perplexe il revint à sa table de travail, profondément troublé par cet épisode. Le soir il raconta l'incident à Abby, elle l'écouta sans l'interrompre et quand il se tut, un long silence de réflexion s'installa entre eux.

_ Tu crois que nous devrions arrêter ? Interrogea Victor.

_ Nous n'avons pas le droit de tout laisser tomber, au nom de ce dont nous avons été témoin, nous et tant d'autres, nous devons informer Victor, il faut continuer.

_ Mais que se cache t il derrière ce qui ressemblait à un avertissement, et puis l'aspect si étrange de ce type.

_ Ne nous laissons pas impressionner, il faut que le monde sache, il faut témoigner, profiter de notre liberté, les États-Unis sont un pays de liberté, il faut dire les choses, c'est un devoir. Te rappelles tu le carrousel de Washington en cinquante deux ? Plusieurs milliers de témoins et des dénégations officielles, tout ceux la méritent que nous parlions en leur nom.

_ Ma parole, tu sembles encore plus exaltée que je puis l'être !

_ C'est toi qui m'a entraînée la dedans , je veux dire, tu m'as ouvert les yeux sur ce que le monde a d'étrange et je suis convaincue en effet qu'il est moins simple que certains voudraient nous le faire croire.

_ Tu penses à nos chères agences : FBI et CIA ?

_ Oui bien sur elles font tout pour nous dissuader de poursuivre. D'ailleurs, ne serait-ce point un de ces agents la qui t'aurait rendu visite cet après midi ?

_ Possible répondit Victor, plongé dans ses réflexions. N'empêche, il était bizarre ce type. Mais puisque tu sembles si sure de toi nous allons continuer et achever cet ouvrage.

Ce soir la, sans bien sur en être consciente, Abby scella le sort de son mari.

Le temps passant, le livre prenait forme et vint le moment de chercher un éditeur. Assez naïvement, ils présentèrent leur œuvre à de grandes maisons d'éditions ayant pignon sur rue et reçurent en retour autant de réponses négatives. En réfléchissant, ils se tournèrent alors des éditeurs spécialisés, plusieurs montrèrent de l'intérêt pour leur travail, et il fallut alors ne pas se tromper dans son choix. En fin de compte, le livre parut à

l'automne 1961 et reçut un bon accueil de la part du public. Il y eut même quelques articles flatteurs dans la presse et tous les deux furent ravis de la tournure que prenait cette parution.

Sur ces entre faits, une affaire étrange surgit dans l'été indien qui s'annonçait chaud : C'était l'affaire de l'enlèvement de Betty et Barney Hill. Une histoire de temps manquant dans leur voyage de retour vers leur logis dans le Connecticut. En pleine nuit ils passèrent de deux heures du matin à cinq heures sans pouvoir avancer une explication. Petit à petit leurs esprits furent perturbés par ce fait étrange et ils consultèrent pour essayer de comprendre ce qui leur arrivait. Leur médecin se montrant impuissant, il leur suggéra l'hypnose comme thérapie. Ils suivirent ce conseil et c'est ainsi qu'il racontèrent sous hypnose, une histoire d'enlèvement en pleine nuit par des êtres étranges.

Bien sur Victor et Abby se jetèrent sur tous les articles qui paraissaient dans la presse, lisant avidement et s'imprégnant des détails de l'affaire qui était nouvelle et assez stupéfiante.

C'est ainsi qu'un matin en partant pour le collège, Victor passa au kiosque acheter une revue qui parlait largement de l'enlèvement et promettait des révélations de la bouche même des protagonistes. A peine avait-il garé sa voiture qu'il prit la revue en main et l'ouvrit à la page qui l'intéressait, commençant à lire tout en traversant la rue.

La voiture surgit de nulle part, c'est en tout cas ce que prétendirent les témoins, et elle disparut tout aussi furtivement. Le choc fut brutal, le corps de Victor étant projeté à plusieurs mètres et quand il retoucha le sol, il n'était plus en vie.

La police fit son enquête, c'était l'heure de la rentrée des classes et les témoins étaient légion. Tous racontèrent à peu près la même histoire : ils virent Victor traverser la chaussée et la voiture surgir, elle était noire, lustrée comme si elle sortait de l'usine, mais nul ne put préciser la marque ni le modèle. Personne n'avait vu un tel engin avant l'accident. Par contre, une année plus tard, un modèle semblable sortit des chaînes de montages de Ford.

Il y avait deux personnes à bord, tout le monde était formel, des types bien mis en costumes sombres avec chapeaux mous sur le crane et lunettes de soleil bien sombres sur le nez. Ils paraissaient figés et ne montrèrent aucune émotion au moment du choc. Ils passèrent et laissèrent Victor mort sur la chaussée.

Cet étrange accident traumatisa la petite ville de Worcester, tout le monde en parla pendant plusieurs semaines mais les enquêteurs n'allèrent jamais plus loin que les témoignages innombrables qu'ils avaient relevé. Personne n'avait vu d'immatriculation, et les patrouilles de polices ne croisèrent à aucun moment un tel véhicule. Ils remuèrent pourtant ciel et terre, à priori l'affaire était simple et la police résolvait en général, ce genre d'incident en moins d'une semaine, mais là, tournant le problème dans tous les sens, revenant sans cesse sur les témoignages les plus précis, rien ne leur permettait d'avancer dans leurs investigations.

Quand le policier se présenta à Abby pour lui annoncer la mort de Victor, avant même qu'il eut ouvert la bouche, elle comprit, elle avait saisi toute l'horreur de la situation. Instantanément elle pensa au livre qui les rendait si fiers et qui avait conduit au drame dans lequel elle entra de plein pieds. A son chagrin d'avoir perdu celui qu'elle chérissait tant, se mêlait la torture de n'avoir pas su dire stop, de n'avoir pas pris au sérieux des menaces pourtant clairement formulées. Elle s'horrifia d'elle-même, maudissant cette vanité qui l'avait conduite au drame. Qu'allait elle devenir maintenant que son double n'était plus à ses côtés ?

Victor fut enterré au petit cimetière de Nantucket, non loin de la mer et de la plage où ils avaient folâtré des années durant. Ses parents avaient perdu un fils unique et devant leur dévastation, Abby se sentit atterrée. Bien sur elle ne dit rien des épisodes étranges qu'ils avaient vécus et pour les parents de Victor cela restait un accident horrible de la circulation.

Il y eut aussi un hommage rendu au collège où Victor enseignait. Réunis dans le gymnase, enseignants et élèves écoutèrent le pasteur lire quelques versets de la bible après que le directeur de l'établissement eut prononcé un discours bouleversant de sincérité devant une assistance muette et figée.

Dans un coin du gymnase, une jeune fille de dix sept ans pleurait en silence son prof disparu, elle s'appelait Barbara Carey, mais son histoire est autre.



Notes à l'attention des lecteurs qui ont eu le courage de me suivre jusqu'ici :

Sans doute vous demandez vous : « Mais c'est quoi cette histoire de clowns ? »

Eh bien figurez vous que je l'ai lue quelque part. Où ? Je n'en ai plus le souvenir exact, mais certainement dans un de ces ouvrages ayant trait aux phénomènes liés aux ovnis et qui foisonnent dans ma bibliothèque. J'avoue que je n'ai pas eu le courage de retrouver l'anecdote, mais je sais qu'elle existe dans la geste ufologique. Elle m'avait frappé parce qu'elle était rapportée par des enfants qui avaient fait cette rencontre étrange et intrigante qui en fin de compte me faisait froid dans le dos. Par la suite je crois me rappeler que ces enfants avaient été mêlé à des apparitions d'ovnis, voir des enlèvements. J'ai voulu en faire le départ de cette histoire et placer l'intrigue dans l'île de Nantucket au large du Massachusetts à un moment particulier dans l'histoire des États-Unis. Sans prétention aucune, j'ai pensé au film de Robert Mulligan « Un été 42 », sans doute parce que la musique de Michel Legrand me hante parfois.

Ces clowns sont des avatars de ce que l'on appelle couramment « Les men in black », soit les hommes en noirs, comme celui qui apparaît à la fin de cette nouvelle et qui met en garde Victor contre une publicité trop voyante pour les phénomènes étranges. Ils peuvent prendre d'autres formes comme nous l'avons vu, mais au cours de l'histoire ils ont eu pour nom, anges dans l'antiquité, petit peuple dans l'île de Man au moyen age, troll dans les pays nordiques, ou korrigans sur les landes bretonnes, et d'autres noms ailleurs. Ils prenaient aussi des formes féminines, les fées qui venaient enlever hommes et femmes pour les mener au sabbat où ils subissaient toutes sortes de vexations ou de viols. Il existe de multiples anecdotes dans l'histoire rapportant des rencontres étranges faites par des gens ordinaires comme ce récit qui me fut fait au sein même de ma famille : Un arrière grand père de mon gendre fit un jour la rencontre d'un homme qui venait à lui tenant un cheval par le licol. Cet homme demanda à l'ancêtre de mon gendre de lui tenir son cheval un instant et ...disparut !

De nos jours, aux États-Unis, ou plutôt dans les années soixante ou soixante dix, ils ont donc pris la forme de personnages officiels, souvent en uniforme, se présentant à des citoyens pour donner un conseil, formuler une menace ou même proférer des discours déconcertants, voir absurdes.

Mais ils prennent des formes très diverses, imaginez par exemple un train de banlieue en région parisienne, il est bondé comme chaque matin, il va de Creil à Paris gare du nord. Dans un wagon il y a deux jeunes filles assises, ces deux jeunes filles sont strictement identiques, habillées de façon incroyablement semblable et chose curieuse, malgré le monde qui se presse dans le wagon, personne n'a osé s'asseoir en face d'elles sur les places en vis à vis. Elles feront le voyage jusqu'à Paris ainsi assises sans dire un mot ou murmurant entre elles, regardant au dessus des passagers et plutôt au dehors du train. A la descente, tout le monde s'écarte et elles se fondent dans la foule où elles disparaissent.

Des cas comme celui-ci sont légion, on peut les retrouver dans des ouvrages comme celui de Joel Mesnard, appelé tout simplement « Men in black ».

La mort que je réserve à mon infortuné héro n'est pas choisie au hasard. Plusieurs investigateurs ont eu le même sort que Victor, renversés par une voiture. La victime la plus récente s'appelle John Mack, il était professeur de psychologie à l'université de Harvard et avait écrit dans les années quatre vingt un livre fameux sur les enlèvements par les extra terrestres ou affiliés ! Ce livre est une référence pour les chercheurs, et son auteur a trouvé la mort à Londres, renversé par une voiture.

Enfin, les événements que je rapporte, sont historiques y compris cet épisode des lueurs au dessus de Los Angeles et qui mit en émois la DCA qui tira ce soir la plus de 1400 obus sans jamais ne rien toucher. Cet épisode inspira à Steven Spielberg un film loufoque et sympathique appelé « 1941 » et sous titré « La folie s'empare de l'Amérique »

J'espère qu'en mêlant faits historiques, phénomènes ovnis avérés et références cinématographiques j'ai réussi à vous captiver et vous faire passer un moment plaisant.